

C A H I E R  
B

La chronique  
de Lise Bissonnette Page B 3  
Musique classique Page B 3  
Cinéma Page B 4  
Vitrine de la vidéo Page B 6  
Disques classiques Page B 7  
Télévision Page B 7  
Jazz et blues Page B 8  
Vitrine du disque Page B 8  
Agenda culturel Page B 9

## Un grand quitte ou double

LOUISE LEDUC  
LE DEVOIR

Une cinquantaine d'artistes, un spectacle de trois heures trente. Combien d'argent? Deux cent cinquante mille dollars. Faites le calcul et vous comprendrez vite que les créateurs de *La Légende du roi Arthus* ne roulent pas sur l'or. Le salaire des comédiens par représentation: 125 \$.

«Nos gens sont sous-payés», regrette l'administrateur de l'aventure, Michel Lanctôt. Honnête, le patron... Les coproductions entre deux compagnies de théâtre sont relativement fréquentes. Mais que trois troupes se réunissent — le Carré Théâtre, le Théâtre La Grosse Valise (TGV) et Tess Imaginaire —, voilà qui est une première, de mémoire d'homme de théâtre. La chose coulait de source: par leur proximité artistique — chacun fait dans la création — et la nécessaire mise en commun de leurs subventions respectives, les trois troupes devaient unir leurs destinées dans un même spectacle. Dans un grand quitte ou double: pour chacune des trois compagnies, *La Légende du roi Arthus* sera l'unique spectacle de l'année et dépensera la totalité de leur budget de production pour 1997.

«À l'origine, nous avions espéré obtenir 600 000 \$. Le premier texte soumis par Michel Garneau aurait donné un spectacle de huit heures...» Telles étaient les ambitions. Revenus sur terre, sur cette terre de compressions budgétaires et de chiches commanditaires, les producteurs ont dû ralentir leurs ardeurs parce que le budget n'allait pas dépasser 250 000 \$: 100 000 \$ en subventions des trois paliers gouvernementaux et 150 000 \$ espérés de la vente des billets et d'une soirée-bénéfice.

### Petits miracles quotidiens

«Nous avons coupé partout: dans les cachets, les effets techniques, dans la publicité, dans l'administration, pour garder le maximum à la production en tant que telle», explique M. Lanctôt.

Et les costumes? «Mireille Vachon fait des miracles.» Et les décors? «Ah, celui qui les confectionne, il fait aussi des miracles!» En résumé: des artisans altruistes et des petits miracles quotidiens.

Des miracles, il en fallait une bonne dose. Quoique la réputation de Michel Garneau ne soit plus à faire, les gouvernements se sont montrés très réticents, à la surprise de M. Lanctôt. «Ils trouvaient ça trop gros, trop risqué, trop cher, et notre situation financière, trop précaire.»

L'ironie de la chose, c'est que l'obtention de subventions continue d'être conditionnelle à l'étiquette «sans but lucratif». Pourtant, note M. Lanctôt, «les gouvernements poussent les compagnies de théâtre à se privatiser, à adopter une attitude capitaliste. Les gouvernements exigent des garanties de réussite, des études de marché et tout. Mais tout ne peut pas être léger, tout le théâtre ne peut pas s'orienter dans la veine populaire du théâtre d'été. Prenez le cas de l'humour: ça marche fort, au Québec, mais avec un niveau intellectuel de secondeaire cinq...»

Peut-être la tiédeur des gouvernements s'explique-t-elle cependant par le fait que les trois troupes impliquées n'ont jamais connu que des succès d'estime, si ce n'est *Le Bossu de Notre-Dame* du TGV en 1993. Autre obstacle majeur, a constaté M. Lanctôt dans sa (vaine) recherche de commanditaires: l'absence d'un homme ou d'une femme d'affaires influent au sein du conseil d'administration.

N'empêche, *La Légende du roi Arthus* prendra bel et bien vie en un spectacle de trois heures trente, avec 22 comédiens et cent ans d'histoire.

# LES ARTS

## Du sang, des larmes, des épées

Trois troupes se réunissent autour de la figure légendaire du roi Arthus. Du vrai roi Arthus, un Celte qui vivait bien avant le Moyen Âge et la Table ronde. Mario Boivin, de Tess Imaginaire, a consacré des années de recherches historiques au projet; il signe la mise en scène du spectacle. Michel Garneau a rédigé le texte final et plus de vingt comédiens s'y sont lancés depuis des mois. Pour le Carré Théâtre, le Théâtre La Grosse Valise (TGV) et Tess Imaginaire, réunis sous l'appellation Pendragon, *Arthus* sera la seule production de l'année. Nous vous la présentons sous forme de dossier.

### Le choc des cultures

*Arthus est une sorte de collision de voyages initiatiques alors que l'ère celtique entre dans l'ère chrétienne*

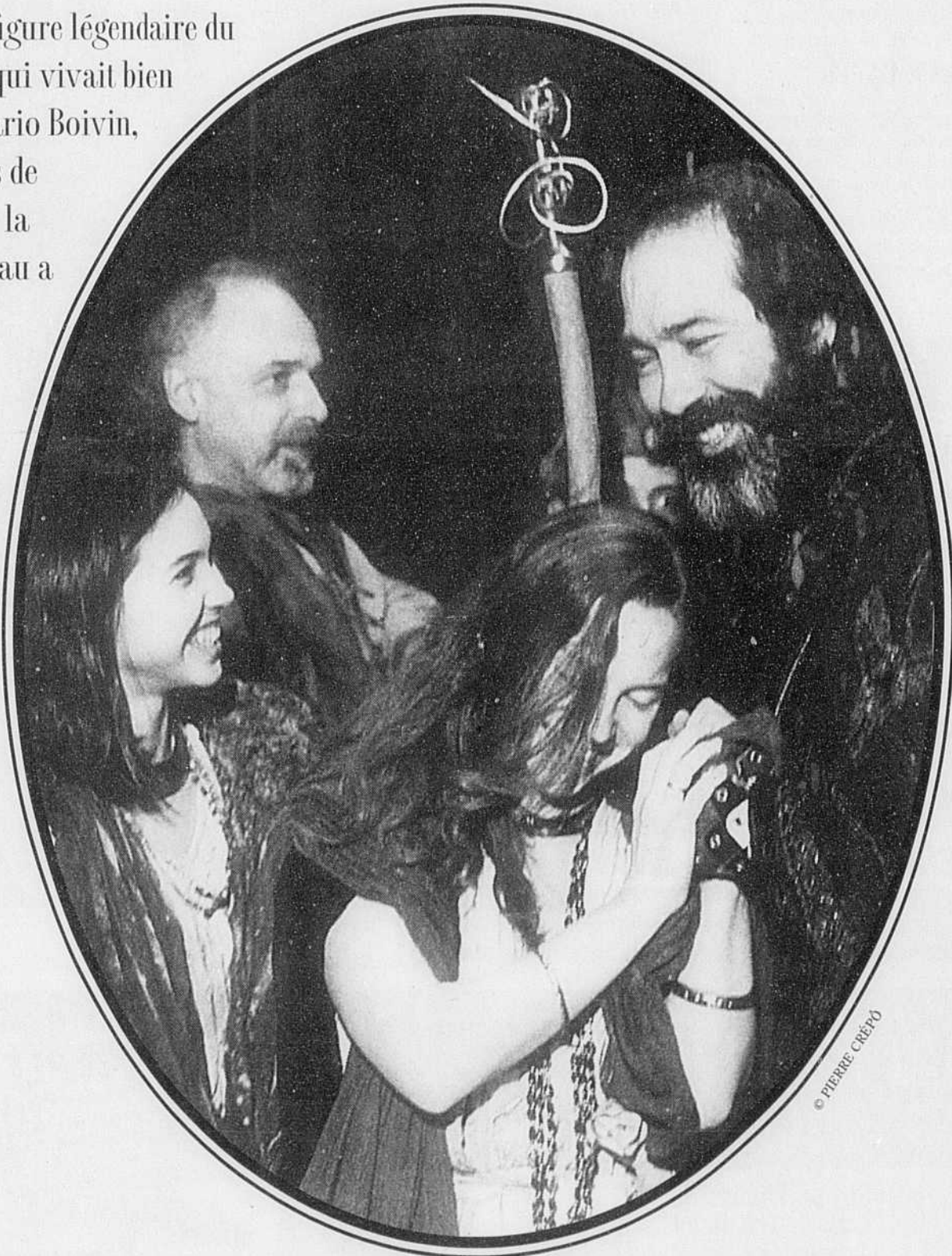
PIERRE CAYOUILLE  
LE DEVOIR

C'est le comédien Onil Melançon qui incarnera Arthus, le roi des Britons, dans *La Légende du roi Arthus*, spectacle qui prendra l'affiche à l'Usine C mardi prochain. Il sera entouré d'une vingtaine d'autres comédiens parmi lesquels se trouvent Catherine Bégin, Aubert Pallascio, Anouk Simard, Sylvie Tremblay, Paul Cagelet, Roch Aubert, Jean-Marie Moncelet, Suzanne Garceau et Robert Lavoie.

Membre de la compagnie de théâtre TGV — autrefois le Théâtre de la Grosse Valise —, Onil Melançon a été séduit par l'aventure d'Arthus parce que «l'entrecroisement de la légende et de l'histoire a toujours intéressé TGV», une jeune compagnie qui a beaucoup travaillé avec le masque. Melançon est membre de TGV depuis une quinzaine d'années. Au cours des deux dernières années, il a connu un vif succès avec un spectacle solo intitulé *Ainsi parlait Pulcinella*.

«C'est le prolongement moderne de cette histoire qui me touche particulièrement. La lutte des Celtes est la lutte de tous les peuples conquis et il y a plusieurs rapprochements à faire avec des situations contemporaines. Il y en a, par

VOIR PAGE B 2: MELANÇON



### Derrière la légende

SOLANGE LÉVESQUE

Son nom est peut-être encore inconnu de plusieurs spectateurs; pourtant, depuis qu'il œuvre dans le monde du théâtre, et cela fait maintenant plus de quinze ans, Mario Boivin a tout fait: de la mise en scène, de la composition musicale et des bandes sonores pour des spectacles, des adaptations et de la direction artistique. En 1982, il a fondé (et dirige

toujours) Tess Imaginaire, qu'il décrit ainsi: «Une troupe de théâtre avant-gardiste qui se consacre particulièrement au fantastique, à l'insolite et à la science-fiction, dont l'objectif est le renouvellement des genres.» Sous un éclatisme apparent, sa démarche est systématique, et il se consacre désormais à la composition et à la mise en scène. «La forme change, remarque-t-il, mais la démarche demeure la même; la liberté et le destin sont les deux grands thèmes qui m'animent.»

Les épopées sont rares au théâtre; jamais une épopée axée sur l'histoire n'a encore été présentée au Québec. *L'Histoire du roi boiteux* de Jean-Pierre Ronfard, mémorable aventure théâtrale, était une épopée imaginaire. À l'initiative de Mario Boivin, et autour d'un projet auquel il rêve depuis plusieurs années, deux autres compagnies, TGV et le Carré-Théâtre, s'unissent à Tess Imaginaire

VOIR PAGE B 2: BOIVIN

Masque 1995 de la meilleure interprétation masculine

*The Dragonfly of Chicoutimi*

du 18 mars  
au 5 avril 1997



15  
représentations  
seulement  
20, 21 ET 22 MARS COMPLET

théâtre d'aujourd'hui  
LE CŒUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

RÉSERVATIONS 282-3900  
3900, rue St-Denis, Métro Sherbrooke

Texte et mise en scène  
Larry Tremblay

Distribution  
Jean-Louis Millette

## LES ARTS

## SUR SCÈNE

## SOIRÉE CHAUDE

Une soirée qui marque: deux créations exceptionnelles, au sein d'un cadre des plus chaleureux: on peut manger et boire sur place, discuter avec les autres spectateurs et, plus tard, rencontrer les artistes et discuter avec eux. Les Amours, de Jean-Pierre Ronfard, explore avec beaucoup d'humour, de finesse, d'à-propos et de compassion les arcanes de l'Amour; par l'entremise de huit jeux différents, comportements et discours amoureux sont scrutés dans tous leurs états. Le tout parfumé du zeste ronfardien. Quinze secondes, de François Archambault, expose une situation qui a de quoi secouer tous nos préjugés, assouplir nos habitudes de spectateurs et nous faire réfléchir. Vivifiant et décapant. À l'Esplanade Libre, 1945, rue Fullum, jusqu'au 22 mars. Devant la popularité de cette soirée brûlante, mieux vaut réserver: (514) 521-4191.

Solange Lévesque

## CHRYSANTHÈME

Je l'avoue: je n'ai pas compris. C'est bien dommage: j'aurais aimé comprendre. J'ai fait mon possible. Il y a de très bons comédiens, il y a un décor très recherché, dans le goût oriental, et il y a un texte qui refuse de se laisser aborder. Dans le texte, il y a mille pistes, mille idées, mais aucune n'est poursuivie; ce pourrait être volontaire, de la part de l'auteur, de nous égarer; mais alors il aurait fallu retenir notre intérêt autrement, et donner un sens au non-dit dans lequel, manifestement, il évolue et fait évoluer ses personnages. Le spectacle nous oblige par contre à réfléchir sur ce qu'on attend du théâtre (plus de deux heures, on a tout son temps!). Présenté au théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 27 mars.

S. L.

## LES ÉMIGRÉS

André Brassard ne signe peut-être pas une mise en scène très inspirée des Émigrés mais le texte de Mrozek, lui, l'est, et c'est tout de même une occasion de plus de l'entendre. Il s'agit en fait d'une version plutôt naturaliste de cette comédie noire. Rappelons qu'elle met aux prises dans un sous-sol in-

tellectuel et un manuel que leur arrivée à l'étranger a piégés pour de bon. Sur le plan du jeu, même s'il ne restera pas dans les annales, le duo Renaud-Dumont fonctionne. Gilles Renaud campe un «Gino» obtus et mal dégrossi tandis que Michel Dumont donne dans l'intellectuel à lunettes qui brandit son livre à la main. Au moins la compagnie Jean-Duceppe se tient-elle loin cette fois des comédies où tout s'arrange. À la Place des Arts jusqu'au 29 mars.

Hervé Guay

WINTER'S TALE  
(CONTE D'HIVER)

Avec La Tempête, l'une des dernières pièces de Shakespeare, qui raconte une histoire de jalousie, de pardon, de bonheur perdu et retrouvé. On y trouve des accents dynamiques et des interprétations convaincantes (particulièrement chez Camillo, Léonté, Polixène et Hermione), ainsi qu'un rythme enlevé qui rend plausible cette histoire difficile à avaler. Mais il y a tout de même quelque chose de dissonant dans l'ensemble de cette mise en scène que n'aident pas un choix musical plutôt banal et convenu ainsi que des décors et des costumes qui font plutôt amateur. Au Centaur jusqu'au 23 mars.

S. L.

## UN AIR DE FAMILLE

Quelles que soient les raisons ayant incité Sortie 22 à monter Un air de famille, la version montréalaise de la pièce d'Agnes Jaoui et de Jean-Pierre Bacri est aussi bonne que le film qu'en a tiré Cédric Klapisch. C'est d'autant plus remarquable que les attentes étaient élevées de part et d'autre. Sur le plan du jeu notamment, les acteurs, qui doivent jouer avec l'accent français, s'en sortent très bien. Hélène Loiselle, Markita Boies et Carl Béchard marquent même les rôles qu'on leur a confiés. Quant à Daniel Roussel, dont la marge de manœuvre n'était pas énorme, il signe là une mise en scène alerte. En fait, cette réunion qui tourne au vinaigre s'avère même une sorte de condensé un peu plus drôle, un peu plus rentre-dedans du film. Un air de famille est présenté au théâtre des Variétés tant qu'il y aura de la demande.

S. L.

## BOIVIN

Un spectacle préparé de longue main

SUITE DE LA PAGE B 1

pour produire *La Légende du roi Arthur*.

Le spectacle est déjà en préparation depuis trois ans et Boivin y a depuis consacré toute son énergie et sa passion. Pour commencer, il s'est rendu en Grande-Bretagne et en Bretagne, sur les sites historiques se rapportant à l'histoire du roi Arthur (en celte: *Arthur Ap Meurig*: Arthur fils de Meurig). «J'ai été frappé par le fait que le personnage d'Arthur soit identifié aux Britanniques alors qu'en fait il était païen et gallois, ennemi des Anglo-Saxons. Tout ce qui était celte a été progressivement éliminé de la légende par les conquérants anglo-saxons et les auteurs chrétiens du XII<sup>e</sup> siècle.» Mario Boivin a aussi été étonné de découvrir que l'imaginaire qui entoure communément le roi Arthur est plutôt médiéval: châteaux, chevaliers en armures, etc., alors qu'en réalité, l'imaginaire historique le rattache à la fin de l'Antiquité romaine: fortresses romaines, légionnaires romains, etc. Et c'est cette période qui intéresse particulièrement le metteur en scène d'Arthur; il s'est d'ailleurs aussi imprégné de la musique celte et ancienne, «une musique qui n'a bénéficié d'aucune transmission écrite et qui a peu évolué depuis l'Antiquité», précise-t-il.

Trois ans de préparation, un projet d'une telle ampleur: cela suppose plusieurs étapes, et beaucoup de collaboration. «Au départ, il n'y a aucun texte disponible, sauf Les Chevaliers de la Table ronde de Jean Cocteau, un texte contemporain», remarque Boivin, qui s'intéresse à l'histoire d'Arthur depuis plusieurs années. Les sources de cet intérêt? «Cette histoire recoupe les thèmes de liberté et de destin auxquels je faisais allusion précédemment et que j'essaie de développer depuis longtemps au sein de Tess Imaginaire. La nation celte présente beaucoup de parenté avec la nation amérindienne; comme chez les Amérindiens, les femmes celtes étaient les égales de l'homme; plusieurs étaient druidesses (l'équivalent des chamanes amérindiennes) et jouaient un rôle important.»

«Dans le spectacle, nous avons voulu rendre justice au rôle qu'elles ont joué. Cette nation celte a existé de l'an 700 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 400 après. Autre point commun avec la nation amérindienne, ajoute Boivin, c'était une nation multiple, sans pouvoir central, polythéiste. Les clans qui la formaient ont été confrontés



PIERRE CRÉPÔ

Trois ans de préparation, un projet d'une telle ampleur: cela suppose plusieurs étapes, et beaucoup de collaboration. Ci-dessus, Sylvie Tremblay

aux conquêtes de l'empire romain, qui les a repoussés jusqu'en l'île de Bretagne, puis aux chrétiens. Les premiers ont persécuté les druides et les druidesses parce qu'ils représentaient un pouvoir politique; les seconds les ont brûlés et massacrés parce qu'ils représentaient un pouvoir religieux. Enfin, les Celtes ont été envahis par les Germains.»

## Une mosaïque

Comment trier toute cette matière? Comment l'organiser pour en tirer une histoire? Défi d'envergure, car

l'histoire d'Arthur couvre un cycle de 80 ans de vie! C'est cela, l'épopée. L'enthousiasme de Boivin n'a pas été atténué devant l'ampleur de la tâche: «Notre histoire est traversée par quatre thèmes, remarque-t-il; la christianité, les invasions barbares, la romanisation et les Celtes comme tel. Elle est construite comme une mosaïque romaine; les fragments qui la composent finissent par donner un large tableau de la civilisation celte, ajoutent-il. L'action se passe sur l'île de Bretagne [aujourd'hui la Grande-Bretagne]. Les clans celtes (ou brittons) se romanisent sous la domination romaine; ils perdent leur tradition guerrière et s'entredéchirent; ils n'ont pas l'habitude d'accepter un seul chef. Ils accepteront pourtant Arthur et, sous sa direction, se bâtiront une force militaire pour se protéger des invasions germaniques venant du Nord. Ce que notre spectacle met en scène, ce sont principalement les origines de la perte du pouvoir des femmes chez les Celtes.» Qu'en est-il de la part de l'histoire dans tout ça? «Dans Arthur, nous effectuons une relecture de la légende, mais nous l'éclairons à la lumière des faits historiques, d'où le sous-titre: L'Histoire derrière la légende.»

Mario Boivin a travaillé en étroite collaboration avec Michel Garneau; «Garneau, affirme-t-il, est un écrivain qui peut donner un souffle épique à un texte; j'ai pris en charge la structure, Michel est responsable de la texture poétique. Comme le projet est très complexe, j'ai fait appel à deux autres compagnies pour former Pendragon, la compagnie qui produit Arthur.» Pendragon signifie d'ailleurs, en langue celte, «chef des chefs», un titre qu'Arthur a su mériter.

## MELANÇON

Une «relecture» de la saga arthurienne

SUITE DE LA PAGE B 1

exemple, avec les Amérindiens. Arthur aurait existé aux alentours de l'an 550 de notre ère et il aurait tenu tête à l'envahissement des germains anglo-saxons pendant plus de 50 ans», dit Onil Melançon qui, pour ce spectacle, a dû se familiariser avec le maniment de l'épée.

Ce qui plaît au comédien, c'est l'idée d'une «relecture» de la saga arthurienne. Les instigateurs de l'aventure se sont inspirés des romans de Marion Zimmer Bradley (*Les Dames du Lac* et *Les Brumes d'Avalon*) et de Jean Markale (*Le Cycle du Graal*) de même que des travaux des chercheurs Chris Barber et David Pykitt réunis sous le titre de *Journey to Avalon, The Final Discovery of King Arthur*. «Le spectacle propose un regard nouveau sur cette légende», dit Onil Melançon.

Au terme de leurs lectures, les créateurs du spectacle ont rompu avec «la tradition qui veut qu'Arthur soit soit un Britannique anglo-saxon». Historiquement, croient-ils, «il fut un important saint-soldat gallois et un ardent défenseur de l'indépendance des Celtes du pays de Galles et de Cornouailles contre les invasions des peuples du Nord et les germains anglo-saxons.»

Cette relecture, ajoute Onil Melançon, propose un éclairage nouveau sur le rôle des femmes dans la Celte. C'est cet aspect qui a attiré dans le projet Anouk Simard et Carré, théâtre.

Les Celtes, peut-on lire dans un document résumant le projet des productions Pendragon, étaient «non expansionnistes, pacifistes et vivaient en harmonie avec la nature. Bons guerriers mais piètres stratèges militaires, les Celtes ne cherchaient jamais l'expansionnisme politique. Les pénétrations en terre étrangère ne visaient que l'acquisition des richesses. Une société où hommes et femmes étaient égaux. Il n'existait pas de pouvoir central, la hiérarchie politique était à l'horizontale, les chefs de clans étant égaux au niveau de la nation. Chez les Celtes, la femme décidait à l'égal de l'homme, parfois même elle était chef de clan et guerrière. La notion de bien et de mal n'existait pas.»

Selon les membres de Pendragon, les auteurs chrétiens ont altéré les récits d'origines. Les versions littéraires et poétiques de Chrétien de Troyes sont, à leurs yeux, «plus fictives qu'historiques.»

Les trois compagnies de théâtre associées dans le projet ont confié au dramaturge Michel Garneau l'écriture du spectacle.

«L'idée de travailler sur des éléments du cycle arthurien me plaît beaucoup. Je dis des éléments, car on ne peut pas traiter de tout le sujet, il est énorme; on ne met pas une bibliothèque en scène. Le personnage de Morgane-la-fée, mythique, magique, agissant et témoin, touche tout le monde. Elle serait le guide à travers cette collision de voyages initiatiques qu'est la fin de l'ère celtique entrant dans l'ère chrétienne. Collision, combats, la christianité arrache ses mythes aux Celtes, les confisque, et les remet au monde spirituel habité par une âme toute autre. Dans ce mouvement, les femmes perdent beaucoup de l'autorité qui leur venait de la grande tradition, celle de la Déesse Mère», écrivait Michel Garneau récemment.



Mario Boivin

PIERRE CRÉPÔ

**ICE présente** **LOVITA** **À VOIR CE SOIR !**  
EN SUPPLÉMENTAIRES  
les 22, 25 mars et 4, 5 avril

**et Cabaret NEIGES NOIRES**  
EN SUPPLÉMENTAIRES  
les 26, 27, 28, 29 mars et 1, 2 avril

**RÉSERVATIONS: 272-3899**  
GROUPES : 990-9031. RÉSEAU ADMISSION: 790-1245.  
Théâtre Rialto, 5723 avenue du Parc, Montréal.

LA MAISON THÉÂTRE présente **Cœur à Cœur**  
une production du Théâtre de l'Œil pour les enfants de 5 à 10 ans  
Du 14 mars au 6 avril 1997  
Les samedis et dimanches à 13 h et 15 h

Texte : Réjane Charpentier • Mise en scène : André Laliberté  
Avec : Jean Cummings, Robert Drouin, Anne Lapierre, Annie LeBreux et les concepteurs : Alain Clavier, Richard Lacroix, Jean-Charles Martel

Attention!  
Ce spectacle est présenté à la maison de la culture Frontenac  
2550, rue Ontario Est, Montréal

Billets en vente :  
514 790-1245 et à la Maison Théâtre : 288-7211  
1 800 361-4595

EN SUPPLÉMENTAIRES  
« Le texte de Réjane Charpentier [...] amène les enfants à entrer tout de go au cœur des choses. Les marionnettistes réussissent ici des prodiges. »  
Michel Bélaïr, *Le Devoir*

Illustration : Richard Lacroix

LE DEVOIR **Musique en fête**  
chaque mercredi dans le cahier Culture

LE DEVOIR **Rendez-vous gourmands**  
chaque vendredi dans le cahier plaisirs

LES PASSERELS DE L'IMAGINAIRE **NCT**  
Une œuvre marquante revisitée en 1997.  
Une seule comédienne en scène : tout un autobus de personnages !

**MOMAN**  
texte et interprétation de **Louïsette Dussault**

Mise en scène : **Pierre Rousseau**  
concepteurs  
Michel G. Côté  
Claude Cournoyer  
Francine Martin  
Claudine Paradis

5 DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS:  
CE SOIR, 2 AVRIL, 19 H 30  
ET 3, 4, 5 AVRIL, 20 H

Du 12 mars au 5 avril  
jeudis, vendredis, samedis, 20 h  
(matinées en semaine : 10h30 ou 13h30)

OCCÈS 22% de réduction les samedis

BILLETTERIE **NCT** 514 253-9974

ADMISSION **NCT** 514 790-1245  
1 800 361-4595

La Nouvelle Compagnie théâtrale  
salle Denise-Pelletier, 4353, Ste-Catherine Est. Papineau, autobus 34 Pie-IX, autobus 139

## LES ARTS

## Tous pour une

À un tournant de la vingtaine, une étudiante d'une université montréalaise, éveillée mais désemparée, demande de l'aide culturelle au professeur dont je partage la vie (et pompe l'oxygène, dit-il). Elle a traversé l'enseignement secondaire, puis l'enseignement collégial, sans acquérir beaucoup plus que des bribes, elle réalise avec un certain effarement qu'elle «ne sait rien», sauf que le monde où elle voudrait entrer est immense, intimidant, et pourrait l'égarer. Son désarroi est d'autant plus grand que ses parents évoquent souvent la «grandeur» des collèges classiques qu'ils ont connus. Pourrait-il lui proposer une douzaine d'ouvrages qui serviraient d'amorces à sa quête? Qui est immense aussi, et péle-mêle: les arts, les humanités, l'histoire, la philosophie, bref des clés pour comprendre d'où elle vient et où elle va.

Après avoir cru que ce serait tout simple, nous planchons misérablement depuis trois semaines. À mon tour, donc, d'appeler à l'aide et de demander aux lecteurs du Devoir, parangons de culture, de dresser une liste. La liste.

Avant toute chose, me semble-t-il, il nous faut respecter le principe de plaisir. Éviter la solution facile des manuels, l'histoire de l'art de l'antiquité à nos jours par monsieur Untel, l'anthologie de la poésie française par madame la sommité, l'initiation à la philosophie universelle par

le vulgarisateur parfait. Quitte à ce qu'ils ne disent pas tout, les ouvrages devraient éviter le parcours scolaire, stimuler l'envie de connaître, être lisibles et invitants.



Lise Bissonnette

Tout un défi quand la limite se situe à une douzaine. Mais le pire est ailleurs. Dans l'équilibre. Je vous connais, vous détestez la «correction politique» et ses contraintes qui enferment la culture dans une série de critères artificiels. Mais vous convenez tout de même qu'on ne peut proposer aux jeunes d'aujourd'hui, tout de go, la série de classiques littéraires du siècle dernier qui ont été votre propre tremplin culturel. Tout riche qu'il ait été, ce couloir est désormais trop étroit.

Les féroces assauts contre les exclusions habituelles de la «culture générale» ont souvent été maladroits et surtout doctrinaires, mais ils portaient de griefs fondés.

Ainsi la majorité des ouvrages que nous proposerons seront tirés d'une bibliothèque occidentale mais il serait bien d'ouvrir une fenêtre sur l'Orient ou sur l'Afrique, que des jeunes ne peuvent déceimment ignorer aujourd'hui. La liste devrait certainement faire place à des paroles de femmes dont on sait désormais que les œuvres ont été occultées par des mécanismes qui n'avaient rien à voir avec le talent et tout avec l'organisation sociale des époques «males». Et comment jeter un regard sur le Québec sans le porter jusqu'aux littératures dites «immigrées» et aux apports autochtones?

Ce qui nous amène, justement, à notre bonne vieille querelle d'ici. Livres québécois contre livres étrangers, français notamment. Certains prétendent que la littérature québécoise, aujourd'hui si éclatée et si diversifiée, atteint désormais à l'universel et qu'il n'est pas besoin d'aller chercher chez nos ancêtres les Gaulois ou chez les invités de Bouillon de culture les histoires qui donnent le goût de connaître toutes les autres. Leurs adversaires rétorqueront que la littérature québécoise sera toujours périphérique et que nul jeune Québécois ne peut grandir en connaissance et en sagesse s'il n'est initié au vaste patrimoine issu de sa langue, toutes frontières oubliées.

Et même si vous réussissez à doser si bien votre liste que vous réconciliez ces deux chapelles, vous vous heurtez bientôt au problème du temps. Ouvrages anciens? Ouvrages contemporains? Certes, l'histoire est indispensable et l'ignorance que nous en avons, en ce pays, nous hante. Mais l'honnête femme et l'honnête homme de 1997 devraient décoder d'emblée, devant leur ration quotidienne de nouvelles télévisées, les cruels enjeux qui font une guerre civile au Zaïre, un chaos en Albanie et l'esclavage d'enfants en Indonésie. Et il ne suffit pas, pour y arriver, de connaître uniquement les sources de ces horreurs, en partie héritées d'un ordre ancien. Il faut aussi savoir pourquoi ils se perpétuent et se renouvellent, donc avoir une idée du «nouvel ordre mondial» et des calculs cruels, et très actuels, sur lesquels il repose.

Ce n'est pas fini. Quelles seront, au menu, la part de l'essai et celle de la fiction? Pour avoir, en autodidacte,

trouvé chez une écrivaine du XIX<sup>e</sup> siècle le fil conducteur des «humanités» dont j'avais été privée malgré d'assez longues études, je crois que les œuvres les plus subjectives — romans, correspondance, mémoires — peuvent faire de l'école buissonnière une école efficace. Mais j'admets aussitôt qu'on ne saurait toujours tourner autour des grandes analyses philosophiques, littéraires, sociales, et se contenter de les deviner par ce qu'en disent les sommaires. Il faut y plonger dans le texte.

Vous pouvez aussi mettre à la poubelle toutes mes questions et dilemmes, en y allant par coups de cœur. Proposer la douzaine d'ouvrages qui vous ont le plus marqués depuis que vous savez lire, et qui vous ont donné la piqure de continuer. Je fais de ce critère un incontournable. Notre jeune amie à toute la vie devant elle, elle ne requiert pas la somme et la synthèse de toutes les connaissances, elle a besoin d'une «partance», la plus heureuse possible.

Ceci n'est pas un concours (il me faudrait demander un permis à la Régie des loteries et courses) mais une affaire d'honneur pour des lecteurs avertis qui doivent bien ce coup de pouce à la génération montante. Vous me faites parvenir votre proposition au Devoir, avant le lundi 14 avril, pour que je puisse y revenir dans ma chronique du samedi suivant. Le Devoir vit au 2050, rue De Bleury, 9<sup>e</sup> étage, Montréal H3A 3M9, et les branchés, qui sont même autorisés à glisser un céderon dans leur liste, pianoteront [devoir@cam.org](mailto:devoir@cam.org) en précisant que leur courrier n'est adressé. Tous pour une, et merci.

## OPÉRA

## L'exception qui confirme la règle

L'Opéra de Montréal, comme le soulignait cette semaine Bernard Uzan dans sa présentation de la prochaine saison, n'a pas souvent les moyens de sortir des sentiers battus. Une fois tous les trois ans, au mieux, l'institution montréalaise peut-elle faire fi un peu des préférences de son public toujours en mal de Madame Butterfly et compagnie. Cette année est la bonne: à compter de ce soir, Jenufa, de Leos Janacek, est à l'affiche, en langue originale tchèque. Pas de panique, surtitres il y a aura, comme à l'habitude.

LOUISE LEDUC  
LE DEVOIR

Avant même le rideau ne se lève, Jenufa fait déjà figure d'événement. Jamais cet opéra n'a-t-il été joué à Montréal en langue originale tchèque. En 1967, dans le cadre de l'Exposition universelle, l'Opéra d'Etat de Hambourg venait pour la seule fois présenter ici Jenufa, mais en allemand. Le Devoir, à l'époque, semblait avoir apprécié, et le public aussi, comme en témoignent les chauds mais inopportuns applaudissements qui semblent avoir dérangé l'écoute du critique d'alors (sans doute n'apprécierait-il pas le bip-bip des montres électroniques d'aujourd'hui...)

Le public était peu nombreux en 1967, lit-on dans l'article. En 1997, il se fait encore tirer l'oreille. Pourtant, ailleurs, Jenufa est assez régulièrement mis à l'affiche. Au Vancouver Opera, on a même présenté Jenufa pour la seconde fois en deux ans à la fin de la saison dernière. Pas étonnant, dans ces circonstances, que son directeur musical, David Agler, ait été choisi par l'Opéra de Montréal pour diriger ici l'Orchestre métropolitain.

Fort de nombreuses productions de Jenufa, David Agler, qui se plaît dans les œuvres du XX<sup>e</sup> siècle, en est devenu l'un des rares spécialistes et ardent défenseur. «Inaccessible, Jenufa? Ça n'a tout de même rien à voir avec Stockhausen!» précise M. Agler.

## Mauvaise réception

Dès sa création, Jenufa a fait l'objet de certains préjugés. À l'origine, le dur propos du livret était en cause. Enceinte, Jenufa doit renoncer à épouser l'irresponsable père de l'enfant. L'enfant naît, mais la belle-mère de Jenufa (la seconde femme de son père) lui apprend qu'il est mort, de causes naturelles. La belle-mère incite Jenufa à repartir à nu avec un certain Laca. Or, le jour des noces, le corps de l'enfant est retrouvé sur la rivière en dégel...



À gauche, Jenufa (Joanne Kolomyjec) et sa belle-mère, Judith Forst.

Dès sa création, Jenufa a fait l'objet de certains préjugés

«Pour écrire la pièce de théâtre originale, Gabriela Preissova s'était basée sur deux faits divers parus des journaux de Moravie, qu'elle avait réunis en un même drame. À l'époque, certains censeurs n'avaient pas trop apprécié cette morbide histoire», note M. Agler.

Dès lors, les attaques fusèrent en effet de toutes parts: le mouvement romantique jugeait cette pièce déplaisante et les réalistes lui reprochaient sa fin trop positive. Quand Janacek mit la pièce en musique, travail qu'il mit neuf ans à terminer (1894-

1903), son chemin fut à lui aussi parsemé d'embûches.

En 1904, Jenufa reçut bel et bien un excellent accueil à Brno en 1904 mais Janacek devait payer cher le fait d'avoir heurté le directeur de l'Opéra de Prague par ses écrits, du temps où il était critique. Pendant quinze ans, en effet, Karel Kovacic lui fit connaître son purgatoire avant de finalement consentir à présenter Jenufa dans la capitale.

Mais d'acertes critiques n'expliquent pas tout. «De son temps, Janacek était un personnage assez controversé par sa fibre nationaliste aiguë. Jamais n'acceptait-il même d'entrer dans un théâtre où l'alle-

mand était parlé», continue M. Agler. L'attachement de l'austère Janacek à sa province d'origine valut justement à Jenufa la critique de «trop sentir la province». «Assurément, Jenufa est très empreint de la musique et des danses folkloriques moraves», admet M. Agler.

## Les précédents

Les spectateurs de Vancouver ont eu droit à deux visions très différentes de Jenufa, «l'une traditionnelle avec costumes d'époque, et l'autre plus symbolique, tout en noir et blanc».

À Montréal, le metteur en scène, Bernard Uzan, ne semble pas s'être aventuré dans le symbolisme, à en juger par la répétition générale: décors réalistes, costumes folkloriques mais dépouillés, traditionnelles rondes d'enfants, le tout baigné dans une ambiance très tchèque, début de siècle.

Pour les chanteurs, Jenufa représente tout un défi. «La moitié d'entre eux ne connaissent pas un mot de tchèque», note M. Agler. À l'Atelier lyrique, un linguiste tchèque a donc suivi de près les chanteurs tout au long du processus.

En dépit de la barrière linguistique, M. Agler défend le choix de

présenter cet opéra dans sa langue originale. «La langue tchèque, avec son rythme tout particulier, a son importance», note-t-il.

Il est vrai, comme l'ont relevé les musicologues, que Janacek portait une attention toute particulière à la musique des mots et à l'étude de la langue parlée. On raconte même qu'il consignait dans des carnets les sonorités de sa langue, dans la bouche tantôt du garçon de café, tantôt de l'ouvrier, pour les reproduire ensuite en musique.

Si la langue a mis au défi les chanteurs, les musiciens de l'Orchestre métropolitain n'ont pas non plus la tâche facile. «Les violons doivent s'aventurer dans les tons les plus périlleux, et les cuivres doivent jouer si bas qu'il leur est très difficile de garder leur soufflé».

Et le défi du public, lui, sera de saisir les relations familiales entre tout ce monde sur la scène.

Il est vrai que certains rapports sont tordus: la première flamme de Jenufa, Steva, est le demi-frère de son futur mari; l'assassin du bébé n'est pas la mère de Jenufa, mais sa belle-mère, etc. Dans le programme, Dieu merci, on fournit l'arbre généalogique.

Pour les chanteurs, Jenufa représente tout un défi

## EN BREF

## L'année de Thessaloniki

(Le Devoir) — Le cœur culturel de l'Europe bat au rythme de la ville grecque Thessaloniki, nommée «capitale culturelle de l'Europe». Entre autres au programme: une rétrospective de Robert Doisneau, une exposition sur Caravage, une autre sur l'art contemporain yougoslave, des concerts de l'Orchestre de la Scala de Milan sous la direction de Riccardo Muti, etc. Thessaloniki a décroché son titre de «capitale de l'Europe» en 1992, à Bruxelles, lors d'une réunion entre les ministres de la Culture de l'Union européenne.

## Dépêchez-vous!

(Le Devoir) — Le temps presse pour les personnes désireux de participer au concours de composition organisé par l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières. Le formulaire d'inscription, trois partitions récentes et leurs enregistrements doivent parvenir au Centre de musique canadienne (430, rue Saint-Pierre, bureau 300, Montréal, H2Y 2M5) avant le 31 mars. Une bourse de 5000 \$ et la commande d'une œuvre sont en jeu.

## Concerts pas chers

(Le Devoir) — Ce soir, à la salle Claude Champagne, le violoniste Vladimir Landsman et le pianiste Claude Labelle présentent l'Intégrale des Sonates pour violon et piano de Brahms dont on commémore cette année le bicentenaire de la mort. L'entrée est gratuite. Demain dimanche, à la Cathédrale Christ Church, l'Ensemble Parallèle donnera l'Intégrale du Messie de Haendel, au cas où vous l'auriez raté dans le temps de Noël...

## PRO MUSICA

Le 26 mars 1997, à 20 h

## La Chorovaya Akademia de Moscou



Choeur a cappella composé de 24 voix masculines

Au programme :

Musique liturgique et musique profane

(Tchaïkovski, Borodine, Taneïev, Viskov, Saint-Saëns, Schubert, Veit et Vogel)

Informations: Pro Musica, tél. 845-0532 Billets: 25 \$ et 18 \$ (étudiants: 10 \$)

Taxes incluses, redevance en sus.

Radio-Canada  
Chaîne culturelle FM

Les Salles du Gesù  
1200, rue de Bleury, (mitra Place des Arts)  
Info/Reservations  
(514) 861-4036

DANSE-CITÉ ET COMPAGNIE FLAK PRÉSENTENT VOILET INTÉGRAL VII

josé navas

Du 19 au 22 et du 26 au 29 mars 1997 à 20 h. Tarif de groupe: 525-3595

Chorégraphe: José Navas. Interprètes: José Navas et Dominique Porte. Éclairages: Philippe Dupeyroux

Musiques: Tom Walsh, Pierre Berthet et Johan Van Weert. Costumes: Trac Costume et Vandal

Jeudi 27 mars après la représentation: Soirée rencontre avec les artistes, animée par Manon Levac

L'AGORA DE LA DANSE  
840 est, rue Cherrier, Montréal (Québec) H2L 1H4

840 est, rue Cherrier, Montréal (Québec) H2L 1H4  
Danse-Cité est membre du Conseil des arts et des lettres de Québec, du Conseil des arts de Canada, du Conseil des arts de la Communauté québécoise de Montréal, le Service de la culture de la Ville de Montréal.

Du 19 au 29 mars 1997

Agora de la danse (Labo.)

Exposition de photographies

de Cylla Von Tiedeman.

Photos des œuvres de José

Navas et William Douglas.

Les œuvres seront vendues

au profit du Centre Le

Traversier, organisme

venant en aide aux victimes

du SIDA

24 et 25 mars 1997 -

Danse-Cité-Ciné

À l'Agora de la danse, à 18h.

Lodola, de Philippe Baylaucq

- Avec José Navas et Chi Long.

The Village Trilogy, de Laura

Taler - Avec, entre autres,

José Navas et Luc Ouellette.



## De sang et de glace

## SMILLA'S SENSE OF SNOW

Réalisation: Bille August. Scénario: Ann Biderman d'après le roman de Peter Hoeg. Avec Julia Ormond, Gabriel Byrne, Richard Harris, Robert Loggia, Vanessa Redgrave. Image: Jorgen Persson. Musique: Hans Zimmer et Harry Gregson Williams. Au Faubourg.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Il y a d'abord eu le roman de Peter Hoeg, thriller qui enregistra des records de ventes internationales il y a cinq ans. Un des atouts du livre tenait au fait qu'il se déroule en partie au Groenland, terre mystérieuse et blanche qui dut certainement faire rêver Bille August avant qu'il ne cède à la tentation de porter cette histoire à l'écran. Il faut dire que jamais une équipe importante de cinéma n'avait tourné sur la plus grosse île du globe. Ces paysages quasi lunaires aux masses glaciaires déchiquetées sont pourtant l'élément le plus spectaculaire et le mieux filmé de l'inégal Smilla's Sense of Snow.

Au centre du film: un personnage en chevauchement de cultures. Smilla (incarquée par la très belle Julia Ormond) est née au Groenland de mère inuit et de père américain. Celui-ci, un médecin, l'a amenée à l'âge de six ans vivre avec lui au Danemark après le décès de sa femme. Smilla, une personnalité complexe aux changements brusques de température (comme son Groenland natal) est une scientifique enfermée sur elle-même qui vit seule, refuse l'amour, agresse ceux qui tentent de l'approcher, hormis le fils de la voisine, un inuit, petit garçon qu'elle prend sous son aile avant qu'il ne périsse de mystérieuse façon. Et voilà Smilla engagée dans une enquête trépidante au quel se joindra son voisin aux activités mystérieuses qui deviendra son amant. En quoi le destin de cet enfant mort est-il lié à celui d'un scientifique ambitieux et d'une explosion inexplicable qui fit périr le père du garçon quelques années plus tôt? Et pourquoi ceux qui suivent la piste de cette ténébreuse affaire se font-ils tuer? De Copenhague aux rives du Groenland avec longue dérive sur un cargo où elle échappe à ses poursuivants à l'aide de pouresses dignes de la Nikita de Besson, voilà l'intrepide héroïne à l'assaut du secret de la terre de glace. Film de types plutôt que de jeu



Julia Ormond

SOURCE FOX SEARCHLIGHT PICTURES

d'acteurs, c'est Julia Ormond qui en constitue le pivot avec son regard de braise, ses mines de dure que la finesse de ses traits éclaire, et l'énergie qu'elle dégage. Physiquement, on a peine toutefois à croire à son ascendance inuit. Quant à sa prestation, elle eût pu transmettre avec plus de finesse la complexité de sa personnalité. Bille August qui avait démontré, surtout à travers Pelle le conquérant, une subtilité de directeur d'acteurs semble avoir perdu en partie la main ici.

Smilla's Sense of Snow n'est certainement pas le mieux unifié de ses films. Le rythme fluctue, les rup-

tures de ton empêchent l'histoire de garder sa tension. Au début, l'intrigue se met trop lentement en branle et les pièces du puzzle prennent un temps fou à s'emboîter. De thriller psychologique s'articulant surtout autour du caractère double de Smilla au cœur de glace qui parfois fond, le film devient thriller tout court, son rythme s'accélère, les péripéties se bousculent. C'est vraiment la dernière partie du film qui fascine, au moment où la jeune femme quitte Copenhague pour entreprendre ce voyage vers le Groenland.

Les paysages magnifiques aux

glaces bleutées dont la couleur et l'intensité varient avec la lumière apportent une dimension mythique à l'intrigue et à ce retour aux sources de l'héroïne qui célèbre à travers lui son mariage avec la neige. La scène finale de sang et de glace gagne au contraste des couleurs sa portée symbolique.

Film qui manque de coulant mais compense une partie de ses faiblesses en fin de parcours, on y déplore une bande sonore originale mal audible où la musique entonne souvent les mots en contribuant à relâcher souvent l'intérêt de cette œuvre en dents de scies.

## Virage à 180°

BREAKING THE WAVES  
(L'AMOUR EST UN POUVOIR SACRÉ)

Réalisation et scénario: Lars von Trier. Avec Emily Watson, Stellan Skarsgard, Katrin Cartlidge, Jean-Marc Barr, Adrian Rawlins, Jonathan Hackett. Image: Robby Müller. Musique: Joachim Holbek. 2h38. V. o. à l'Impérial, v. f. au Dauphin.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Rarement s'incline-t-on autant devant la maîtrise d'un cinéaste qu'à la projection de ce magistral Breaking the Waves de Lars von Trier qui lui valut notamment le grand prix du jury à Cannes. Et il en a relevé des défis, le cinéaste d'Element of Crime et d'Europa, en décidant envers et contre tous de s'attaquer à une simple histoire d'amour, et de le faire avec une caméra à l'épaule. Pour celui qui s'était tant fait connaître pour ses images sophistiquées et ses scénarios complexes où les jeux de caméra avaient autant sinon plus de poids que ceux des acteurs, ce changement de style et de propos de Breaking the Waves constitue un virage à 180 degrés, qui fit d'ailleurs longtemps reculer ses producteurs.

Car le film est un mélodrame, magistralement exécuté, mais mélodrame tout de même qui marchait sur le fil du rasoir et aurait pu à tout instant chavirer du côté du cucul. Quant aux images parfois troublées aux antipodes de son Europa, avec cette caméra à l'épaule toujours en mouvement, des acteurs souvent hors cadre, dans le plus pur style documentaire, elles auraient pu faire sombrer le film dans le champ de l'amateurisme. Or le cinéaste danois a déjoué tous les pièges.

Breaking the Waves constitue une sorte de petit miracle où von Trier, qui signe ici sans doute son meilleur film, révèle un époustouflant talent de directeur d'acteurs, comme un grand courage de cinéaste n'ayant pas eu peur de faire le saut du changement de créneau.

Emily Watson, révélation dans ce premier rôle au cinéma (pour lequel elle se retrouve en nomination aux Oscars), n'aurait pu rêver plus grand éventail d'interprétation que celui dont elle hérite ici, où la force et la fragilité se marient, où le mysticisme, la passion et l'abnégation la conduiront à des dérives qui lui vaudront la vie.

Le film dont les extérieurs sont tournés en Écosse, débute sur un mariage. Jan, ouvrier sur une plate-forme pétrolière et homme d'expérience, épouse Bess (Emily Watson) une jeune fille naïve, voire simplette aux yeux de sa petite communauté chrétienne rigide au sein de laquelle il vient habiter avec elle. Protégés du monde extérieur par la force de leur amour, cet équilibre se rompra lorsque Jan repartira travailler sur sa plate-forme, et que victime d'un accident qui le laissera paralysé, il voudra aider sa femme à se libérer de lui en l'invitant à fréquenter d'autres hommes. Comment cette jeune femme éperdue d'amour de son mari, qui se croit en contact avec Dieu et multiplie ses visites à l'église, croira pouvoir guérir Jan en se prostituant, tel est le paradoxe de leurs rapports.

Film sur la passion extrême et sur les ramifications de la bonté, portrait de femme intense portée par la générosité absolue de son amour et ce, dans un milieu étroit dont les mesquineries sont mises en lumière par von Trier à l'aide de cette caméra à l'épaule qui traque les visages, suit les mouvements des corps, ne laisse aucun répit à des acteurs sur le jeu desquels repose entièrement le film. Breaking the Waves traque durant presque trois heures des rafales d'émotion.

En orbite à l'étoile de cette Emily Watson spectaculaire qui campe une Bess incroyablement vibrante capable de se métamorphoser du tout au tout en restant fidèle à l'ardeur de la passion qui la consume, le naturel des interprètes est général. Stellan Skarsgard dans la peau de Jan, un homme énergique et sensuel que son corps trahit, autant que l'ardente Katrin Cartlidge qui incarne avec tant de nuances l'amie dévouée de Bess offrent des performances d'acteurs et semblent croqués sur le vif à travers cette caméra mobile à l'œil quasi documentaire.

Ce film, tel un chemin de croix, est divisé en stations, en chapitres où les paysages écossais grandioses respirent, en total contraste avec ce traitement de l'image si concentré sur l'émotion pure, apportent en interlude une dimension poétique, un temps d'arrêt comme un effet théâtral en suspens qui martèle les étapes de la tragédie en cours.

A aucun moment, ce film de 2h38 ne paraît interminable tant il creuse son émotion, en refusant facilité et clichés, dans une osmose de forme et de contenu où Lars von Trier a plongé en eau profonde.

## Brutal et séduisant

## THE GODFATHER

De Francis Ford Coppola. Avec Marlon Brando, Al Pacino, James Caan, Robert Duvall, Diane Keaton, Richard Conte. Scénario: Francis Ford Coppola, Mario Puzo. Image: Gordon Willis. Musique: Nino Rota, Carmine Coppola. États-Unis, 1972, 178 minutes. Au Loew's.

## MARTIN BILODEAU

Pour souligner le vingt-cinquième anniversaire de The Godfather, de Francis Ford Coppola, les studios Paramount ont décidé de lui donner une seconde naissance commerciale. Cette fois, pas d'écran de fumée ou de poudre aux yeux. On a décidé d'offrir au public d'aujourd'hui le chef-d'œuvre d'origine, sans restaurations bidons ni scènes inédites. Reste, flamboyant dans sa copie neuve, rien de moins que le plus grand film de gangsters de l'histoire du cinéma, bonifié par le passage du temps, qui encore aujourd'hui interpelle par son originalité formelle, la richesse psychologique de son intrigue et la superbe trame musicale de Nino Rota.

Adapté du best-seller de Mario Puzo, The Godfather a fait couler beaucoup d'encre à l'époque, et pas seulement pour ses qualités cinématographiques. Le portrait sans fard que dresse Coppola de la faune italo-américaine de New York, l'implication sous-entendue des autorités gouvernementales dans les affaires de la mafia, ainsi que des allusions à peine masquées faites à certaines personnalités connues, ont provoqué moult protestations. Par exemple, le personnage du chanteur Jimmy Fontaine, filleul et protégé du Parrain, serait calqué sur Frank Sinatra, qu'on disait très proche de ce milieu. Aujourd'hui, on rigole. Mais pour Sinatra, qui en 1972



SOURCE DR/KIPA-INTERPRESS

Marlon Brando

était au sommet de sa carrière, l'insinuation était odieuse.

Anecdotes ou pas, l'époustouflante saga a été vue par des millions de spectateurs depuis sa création, en 1972, année où le film a été couronné de l'Oscar du meilleur film, du meilleur scénario, du meilleur acteur pour Brando (qui a dit niet), et du meilleur réalisateur pour Francis Ford Coppola. Un débutant, à l'époque, qui avait fait ses gammes auprès de Roger Corman (La Chute de la maison Usher) et à qui Paramount a donné le chèque en blanc qui a lancé sa carrière. Une carrière déjà amorcée avec quelques films artistiques (Finian's Rainbow, The Rain People), qui donnera ensuite à ce feu de la démesure sa part de moments forts (The Godfather, Part 2, Apocalypse Now, Bram Stoker's Dracula), et plus que sa part de bides fracassants (One From the Heart, Gardens of Stone, Tucker) et de films indignes de lui (Jack).

Hormis pour le personnage de Vito Corleone, patriarche d'une des cinq plus importantes familles de la mafia new-yorkaise, dans les années 30, et pour lequel le réalisateur de 32 ans a imposé Marlon Brando (par qui le scandale arrivait la même année avec Le Dernier Tango à Paris), c'est vers des inconnus comme lui que Coppola s'est tourné pour incar-

ner ses héritiers. James Caan, Robert Duvall et Al Pacino campent respectivement les fils Sonny, Tom et Michael; les deux premiers œuvrent à l'intérieur du clan, le troisième vit en marge de la famille et de ses affaires. Un règlement de comptes, au terme duquel le Parrain repose entre la vie et la mort, réveille l'homme d'honneur chez Michael, qui désormais prendra part aux affaires de la famille et succédera à son père comme Parrain.

The Godfather, c'est la grammaire de Coppola. On y retrouve son sens de la recherche stylistique, son langage à la fois brutal et séduisant, son tourment intérieur — dont les fusillades, les meurtres et les embuscades ne sont que les échos. Coppola compose une atmosphère troublante; ses personnages codés et complexes, en équilibre sur un fil qui traverse un champ miné, jusqu'à leur prochain rendez-vous qui, de désin-

volte, pourrait passer à l'affrontement brutal en un clin d'œil.

The Godfather est peut-être intemporel parce qu'il s'agit, au départ, d'un film d'époque.

Comparons-le, par exemple, à The French Connection, réalisé l'année précédente par William Friedkin; bien que les démêlés de Jimmy Doyle (Gene Hackman) avec le monde interlope demeurent encore aujourd'hui dignes d'intérêt, il n'en demeure pas moins que, par son sujet et sa forme, le film reste très marqué par son époque.

Essayons de faire l'exercice inverse en projetant The English Patient, Fargo, Shine, Secrets and Lies et Jerry McGuire dans 25 ans. Vous aurez bientôt compris que des œuvres aussi intemporelles que The Godfather ne sont pas légion dans ce monde du cinéma qui, comme la mafia qui justifie ainsi ses assassinats, «is only business».



Emily Watson et Stellan Skarsgard

SOURCE FILM TRONIC

## Planifiez votre congé de Pâques avec les enfants

Une sélection internationale  
des meilleurs films pour enfants

UN SEUL WEEK-END!  
28, 29, 30, 31 mars

UN SEUL LIEU!  
Au Cinéplex Odeon du Complexe Desjardins

UN SEUL PRIX!  
4.00 \$  
Forfait famille disponible

INFO : 499-2929

PAVETTE  
& SIMMS  
INC.BANQUE  
LAURENTIENNE

air Transat



Ville de Montréal



SODAC

LES ARTS

A L'ÉCRAN

PONETTE

★★★ 1/2

Jacques Doillon affirme ici son immense maîtrise de directeur d'enfants. La petite Victoire Thivisol, qui remporta le prix d'interprétation féminine à Venise pour ce rôle bouleversant d'une fillette refusant la mort de sa mère et persistant à l'attendre, n'avait que quatre ans à l'époque du tournage. Elle nous tire des larmes. Filmé à hauteur d'enfants, après enquête auprès des petits pour recueillir leurs réflexions sur la mort, Ponette est un des rares films à donner le point de vue du premier âge. Au Parallèle.

Odile Tremblay

LOST HIGHWAY

★★★

David Lynch qui n'a pas perdu sa griffe, signe ici une production de haute voltige stylistique, quoique sur un thème nébuleux. Avec Patricia Arquette et Bill Pullman en vedette, il y sera question de la transmigration des corps et des esprits, et le diable entrera dans la danse. Une première partie sous haute tension, mais un film qui perd ensuite sa puissance comme il abandonne ses repères. Le traitement de l'image, la musique, bref le style sauvent quand même la mise. À l'Égyptien.

O. T.

TU AS CRIÉ: LET ME GO

★★★ 1/2

Anne Claire Poirier explore à travers ce documentaire sur la drogue un drame personnel atroce: l'assassinat de sa fille prostituée et héroïnomanie. Un texte narratif beau et lyrique vient en contrepoint recouper les entrevues d'héroïnomanes, de parents éprouvés, de spécialistes. Certains témoignages paraissent un peu longs, et le milieu choisi (les nantis d'Outremont) assez étroit, mais sur un sujet très difficile, servie par des images noir et blanc et une musique su-

perbes, le cinéaste a réalisé un film généreux qui ouvre des portes et refuse la condamnation. Au Centre-Ville.

O. T.

L'HOMME PERCHÉ

★★★ 1/2

Stefan Pleszcynski a réalisé avec un budget dérisoire un film rafraichissant et rigolo. Chronique de famille et de village, cette comédie parfois grave où Marcel Sabourin tient la vedette évoque la liberté de choisir le moment de sa mort et des drames qui surviennent quand un homme veut en finir. Sur une trame assez mince mais agitée de petits rebondissements grinçants et tendres, avec une utilisation intelligente de scènes d'animés en dérouté, ce film imparfait est celui d'un cinéaste à suivre. Au Centre-Ville.

O. T.

SYNTHETIC PLEASURES

★★★ 1/2

Ce documentaire de Lara Lee intéresse et trouble à la fois. Il aborde les réalités artificielles et virtuelles. Des plages sous dôme du Japon aux transformations du corps à travers la chirurgie esthétique et du cerveau à travers les drogues, en passant par les mariages virtuels et les rencontres sexuelles sur écran, le film est un éventail d'expériences contemporaines qui mises bout à bout, inspirent l'angoisse et soulèvent la question: où allons-nous? Au Cinéma du Parc.

O. T.

BROTHER OF SLEEP

★★

Ce film sombre rappelle l'univers mystico-poétique de Herzog. Or, le récit nous fige par son stoïcisme et le peu de sympathie qu'inspire Elias, un génie de la musique, Dieu ou Diable, né dans un village de misère dans les Alpes autrichiennes et torturé par son amitié pour Peter et son amour pour

Elsbeth. Une très belle photographie retient en un tout plus ou moins solide ce film autrement impénétrable et lent. Au Cinéma du Parc.

M. B.

SLING BLADE

★★

Réalisé, scénarisé par Billy Bob Thornton, qui y tient aussi la vedette, le film a reçu deux nominations aux Oscars. Il raconte l'histoire d'un simple d'esprit emprisonné pour le meurtre de sa mère et son amant, qui une fois libéré, trouve un travail, se lie d'amitié avec un jeune garçon et compose avec l'étroussée d'esprit des habitants d'une petite ville. Sur un rythme très lent et des thèmes souvent exploités, le film tient mal la route et la performance d'acteur de Billy Bob Thornton se résume à des mimiques répétitives et un anglais inintelligible. Au Loews.

O. T.

WHEN WE WERE KINGS

★★

Ce documentaire de Leon Gast tourné au cours des années 70 vient d'être redécouvert dans les coffres où il dormait. Il suit le boxeur Muhammad Ali aux heures de sa gloire, met en exergue son bagout, son humour et le suit lors du combat historique du Zaïre en 1974. Le film fait revivre un Ali à son sommet et ressuscite une époque mais tournée de façon bien conventionnelle, il intéressera surtout les amateurs de boxe. Au Cinéma du Parc.

O. T.

CITY OF INDUSTRY

★ 1/2

John Irvin a réalisé un film noir impersonnel et déjà vu, duquel ne ressortent que quelques qualités visuelles ainsi que le jeu de Harvey Keitel, qui campe un voleur de bijoux qui a juré de se venger d'un complice qui a assassiné son frère avant de prendre la fuite avec le butin. Au Centre Eaton.

M. B.

VITRINE DE LA VIDÉO

Stig et ses mystères

MARTIN BILODEAU

Candidat à l'Oscar du meilleur film étranger l'année dernière, récipiendaire de l'Ours d'argent à Berlin la même année, All Things Fair, du cinéaste suédois Bo Widerberg (Elvira Madigan, Un Flic sur le toit), n'a jamais connu de carrière en salles commerciales au Québec. Pourtant...

ALL THINGS FAIR

★★★ 1/2

All Things Fair est une œuvre admirable, lumineuse et éloquente, qui raconte le passage à l'âge adulte de Stig, un garçon de quinze ans. Nous sommes en 1943, dans la petite ville de Malmö, dans le sud de la Suède. Les citoyens tendent une oreille attentive à la radio, qui leur rapporte les dernières nouvelles de la guerre, mais la vie quotidienne va son train.

Tout comme ses compagnons de classe, Stig traverse une période déterminante de sa vie, notamment de sa vie sexuelle, dont il n'arrive pas à comprendre les mystères. Jusqu'au jour où il vole un baiser à Viola, sa maîtresse d'école de vingt ans son aînée, qui le lui rend et entend dès lors de faire son éducation. Surpris dans l'appartement de Viola par Kjell, le mari de celle-ci, Stig se fait passer pour un cancre en mal de leçons supplémentaires et développe peu à peu une grande amitié pour le voyageur de commerce alcoolique vieillissant qui ignore qu'il est cocufié par le gamin.

Bo Widerberg aurait pu faire de cette histoire un suspense, un Facteur sonne toujours deux fois pour adolescents en mal d'émotions fortes. Il aurait aussi pu faire de Stig un Lolita masculin, aux charmes duquel succombent les esprits les plus solides. Il a plutôt choisi la voie de la chronique, le rite de passage dont les articulations sont plus ou moins des métaphores des soubresauts de la guerre qui sévit au loin.

La mise en scène est belle et attentive aux visages et aux regards, notamment à celui, très photogénique, du jeune Johann Widerberg, fils du réalisateur qui campe un Stig formidable de justesse et devant lequel Marika Lagercrantz et Tomas Von Brömssen (vu dans Ma vie de chien) grâce à leur interprétation nuancée de personnages riches et complexes, forment les deux axes les plus solides du triangle.

LE POLYGRAPHE

★★★ 1/2

Le dramaturge Robert Lepage n'a pas attendu que retombe la poussière de son beau Confessionnal avant de réaliser son second film, cette fois tiré de sa pièce du même titre, et mettant en vedette les principaux comédiens qui ont créé sur les planches cette sordide histoire d'enquête sur un meurtre d'une femme survenu un an plus tôt, duquel est soupçonné François (Patrick Goyette). Or voici que Lucie (Marie Brassard, excellente), la voisine de François, accepte de jouer le rôle de la femme assassinée dans un film retraçant les événements tragiques et tourné par Judith (Josée Deschênes), une jeune femme également mêlée à cette histoire.

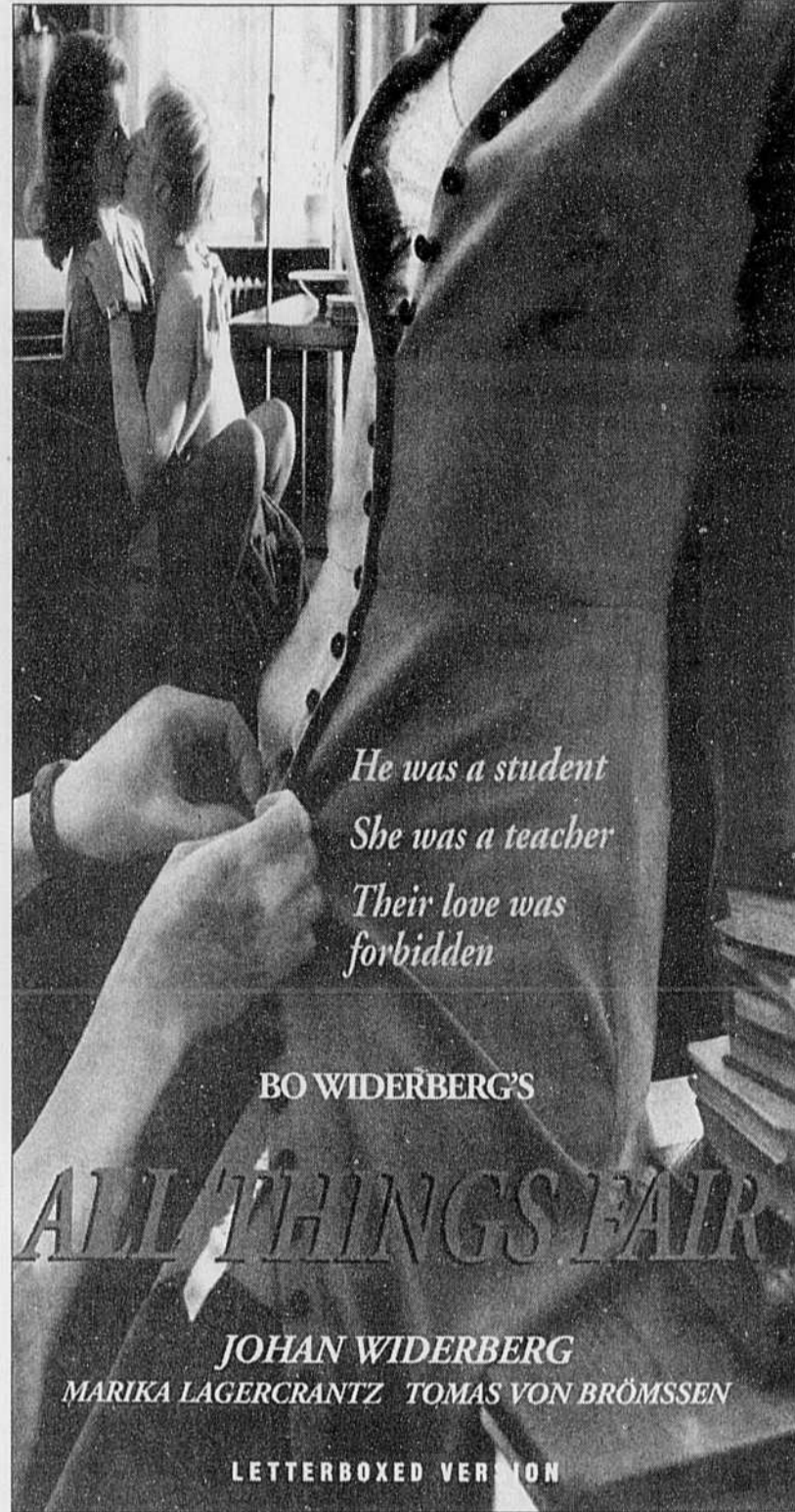
Lepage nous promène dans un récit de plus en plus claustrophobe et psychologiquement complexe, d'où la vérité émerge par fragments. Hormis quelques ellipses astucieuses et élégantes, sa mise en scène reste très collée au texte. De plus, la présence de Maria de Medeiros en énigmatique femme fatale, paraît plaquée sur ce récit inégalement rendu par une distribution trop hétérogène. À souligner toutefois: la superbe musique de Robert Caux, fidèle compositeur de Lepage, dont la partition apporte au Polygraphe un climat presque mystique.

THE FIRST WIVES CLUB (LE CLUB DES «EX»)

★★

En 1978, dans Nine To Five, trois travailleuses autonomes se demandaient comment se débarrasser de leur patron machiste et abusif. En 1996, trois femmes récemment divorcées se demandent comment souder les hommes qui les ont quittées pour des femmes plus jeunes qu'elles. Autres temps, autres mœurs.

À l'instar des Waiting to Exhale, How To Make An American Quilt et autres produits usinés chantant les vertus de la solidarité féminine, The



He was a student  
She was a teacher  
Their love was forbidden

BO WIDERBERG'S

ALL THINGS FAIR

JOHAN WIDERBERG

MARIKA LAGERCRANTZ TOMAS VON BRÖMSEN

LETTERBOXED VERSION

DES OSCARS À L'ÉCRAN

SHINE (LE PRODIGE)

★★★★

Réalisé par l'Australien Scott Hicks, ce film très sensible, juste et prenant évoque la vie du pianiste virtuose David Helfgott, enfant prodige tyrannisé par son père, sombrant plus tard dans la maladie mentale puis sauvé par l'art et par l'amour. Œuvre de rédemption, mais sans ficelles, sur une écriture musicale et une interprétation magistrale de Geoffrey Rush, Shine est un film subtil et humain habité de non-dits et de respect. À l'Égyptien (v. o.), Complexe Desjardins (v. f.).

O. T.

FARGO

★★★★

Sans doute le meilleur film de Joel et Ethan Coen — qui s'étaient quelque peu égarés dans des productions hyper sophistiquées qui ne leur ressemblaient pas —, Fargo renoue avec un style épuré et trace le portrait décapant de la société américaine déchirée entre son innocence et sa quête

d'absolu. Un concessionnaire automobiles fait kidnapper son épouse pour que son riche beau-père paie la rançon qui le sauvera de la ruine. Une policière enceinte jusqu'aux yeux (remarquable Frances McDormand) quitte sa petite communauté rurale du Minnesota pour tenter de percer le mystère dans la grande ville de Minneapolis. Un film aussi noir que ses paysages sont blancs, porté par des dialogues d'une suavité désarmante. En vidéo.

M. B.

THE ENGLISH PATIENT

★★★★ 1/2

Anthony Minghella porte à l'écran l'envoûtant roman de Michael Ondaatje avec beaucoup de finesse et de sensibilité. Entre le désert du Sahara et un monastère transformé en hôpital dans l'Italie de la dernière guerre, des destins d'amour et de souffrance s'entrecroisent habilement. Juliette Binoche, en infirmière dévouée et blessée par la vie, qui demeure au chevet d'un patient brûlé, et Willem

Dafoe, en anti-héros torturé au passé douteux, sont particulièrement vibrants. Une fresque romanesque portée par des images et un climat subtils. Au Faubourg (v. o.), Complexe Desjardins (v. f.).

O. T.

SECRETS AND LIES

★★★

Palme d'or de Cannes et prix d'interprétation féminine pour Brenda Blethyn, le dernier film du Britannique Mike Leigh égratigne la famille, ses squelettes et ses mensonges. Un scénario-puzzle brillant, une interprétation forte et émotive, parfois larmoyante. Un film très bien fait mais pas toujours psychologiquement crédible. Au Loews.

O. T.

JERRY MAGUIRE

★★ 1/2

De Cameron Crowe. Un agent sportif dénonce le mercantilisme dans son milieu et se retrouve avec pour seul client un footballeur irritable. Véhicule destiné à mettre Tom Cruise en valeur, cette histoire d'amour et de rédemption évoque un comédie de situation réactionnaire, sous des dehors plutôt sympathiques, voire amusants. Au Centre Eaton.

M. B.

Trois hommes condamnés pour meurtre, trois cheminements exceptionnels

LA MORT DES MASQUES

Cinéma ONF  
18 h 40

Bourses aux artistes professionnels Programme 1997-1998



CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC

La période d'inscription au programme de bourses est actuellement ouverte et se terminera le 21 avril 1997.

Sont admissibles au programme les artistes professionnels des domaines suivants : arts visuels, arts de la scène, arts multidisciplinaires et multimédias, arts médiatiques, littérature et métiers d'art.

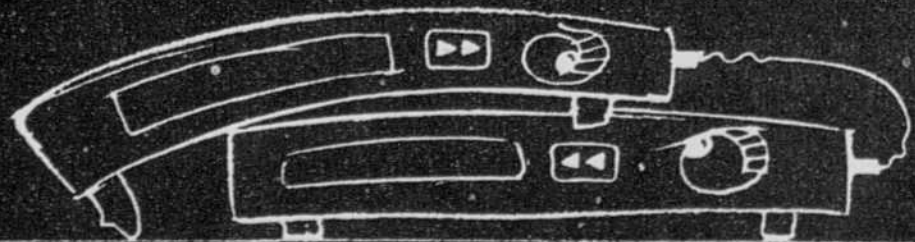
Sont également admissibles les professionnels des domaines suivants : architecture, architecture de paysage et urbanisme.

Pour obtenir la brochure d'information et le formulaire d'inscription, ou pour tout renseignement sur ce programme, s'adresser au Conseil des arts et des lettres du Québec.

Québec, siège social  
79, boul. René-Lévesque Est  
3e étage  
Québec (Québec) G1R 5N5  
Téléphone : 418 643-1707  
Sans frais : 1 800 897-1707

Montréal  
500, place d'Armes  
15e étage  
Montréal (Québec) H2Y 2W2  
Téléphone : 514 864-3350  
Sans frais : 1 800 608-3350

Toute reproduction est interdite.



Tous les avions vous le diront, il n'y a qu'une seule Boîte Noire. 30 000 films en vente et en location, du cinéma d'ailleurs, du cinéma d'auteur aux gros titres des non moins gros producteurs. La Boîte Noire (bête noire du domaine), assurément la version la plus originale.

LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, 287-1249 http://www.boitenoire.com



ce; un scénario hermétique qui croule sous les bavardages et une intrigue compliquée, dans un huis clos où s'agitent trois acteurs, parmi lesquels un Dustin Hoffman excellent quoiqu'impénétrable.

Autres nouveautés

1-900 (\*\*), film hollandais signé Theo Van Gogh (vous avez bien lu), sorte de Un homme et une femme par téléphone; The Long Kiss Goodnight (\*1/2), métissage de Nikita et Die Hard, avec Geena Davis en «tough guy»; Pudding Chômeur (\*), farce grotesque de Gilles Carle; Walking and Talking (\*), énième comédie légère sur la déroute amoureuse.

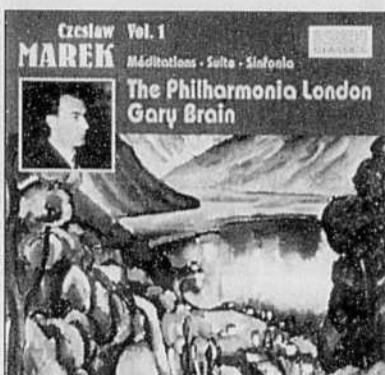
LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

# Dans la foulée des néo en tous genres

FRANÇOIS TOUSIGNANT

**NÉO-ROMANTIQUES**  
E. N. von Reznicek: Ouverture Donna Diana; E. Humperdinck: Ouverture et pantomime du rêve, extraits de Hänsel und Gretel; F. Schreker: Valse lente; H. Pfitzner: Symphonie en do majeur; Hans Gál: Sérénade pour cordes; O. Morawetz: Divertimento pour cordes, Symphony Nova Scotia. Dir.: Georg Tintner. Les Disques Radio-Canada SMCD 5167



Ce petit disque des Disques Radio-Canada a comme seul avantage de mettre des sons sur des noms, comme on met un visage sur une voix.

Combien de fois n'avez-vous pas lu dans des biographies de compositeurs ou d'interprètes importants du tournant du siècle (Mahler, Strauss, Schoenberg...) un ou plusieurs de ces noms, destinés à leur époque et que le destin a relégués aux oubliettes? Mis à part la petite suite tirée de Hänsel und Gretel de Humperdinck — vous connaissez bien ces thèmes si vous écoutez régulièrement l'Opéra du Met le samedi dans le temps de Noël, et vous serez heureux de les réentendre ici —, c'est au témoignage d'époque qu'il faut s'intéresser. On entend pourquoi, face aux immenses personnalités contemporaines, ces personnages mineurs se sont poliment effacés.

Sans être ennuyeux, ce n'est guère enrichissant artistiquement parlant. Pourtant, pour mieux comprendre les génies, il est parfois bon de comparer leur travail à la toile de fond grise de leur époque, et de comprendre comment ils s'en détachent.

Curieux, écoutez bien ce disque, puis tournez-vous vers une symphonie de Mahler, un opéra de Strauss, un morceau de Ravel, une pièce de Debussy ou de Berg. Vous vous sentirez alors plus apte à juger de la valeur respective de bien des choses.

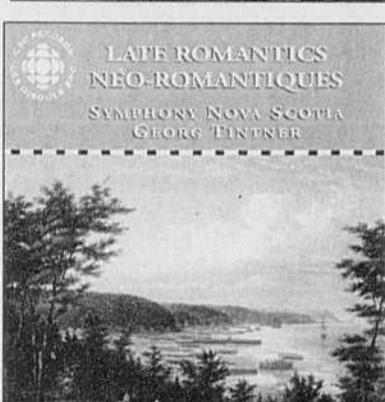
**MAREK**

Czeslaw Marek: Suite pour orchestre, op. 25; Méditations, op. 14; Sinfonia, op. 28. The Philharmonia Orchestra London. Dir.: Gary Brain. Koch Classics 3-6439-2 H1

Il existe des compositeurs qui, sans s'intégrer à la direction de leur temps, ne savent se faire esclaves du passé. On parle alors souvent de musique hybride, d'influences subies, de savoir-faire certain et d'originalité «personnelle». Reste qu'il faut entendre la musique pour se faire une opinion.

Czeslaw Marek fait partie de ces compositeurs que l'air du temps a nourris. On est bien prêt à croire ses biographies sur ce point car, effectivement, on entend ici de la musique qui parle une langue dont on reconnaît bien les origines, sans pour autant être dérangé par les «emprunts» tant le compositeur s'efforce de parler avec sa voix.

Voilà son problème: l'effort est senti et ressenti. Le Prélude de la Suite pour orchestre montre une oreille harmonique qui poursuit les tendances straussiennes de toujours découvrir de nouvelles manières d'écrire les accords et de les enchaîner, mais les trois autres mouvements restent bien en deçà du modèle. Comme les Méditations, où l'influence française (Debussy et Fauré en tête) se fait plus qu'omniprésente, tempérée encore par un esprit viennois dont l'auteur n'arrive pas à se



défaire. On croirait qu'il a atteint son maximum dans un vocabulaire n'excédant pas celui des Gurrelieder de Schoenberg.

La Sinfonia prend alors sa valeur originale, tant par sa construction que par le flirt qu'on y entend avec les meilleures pièces de Zemlinski ou de Schulhoff.

De la musique à découvrir, bonne sans plus, et surtout très bien rendue par ses interprètes. Attention: il faut se méfier de la séduction de l'instant pour se poser la question fondamentale: que retient-on de cela? Guère, sinon, encore une fois, que le XXe siècle est véritablement méconnu, que les chefs-d'œuvre ont fait leur chemin et que plutôt que de «redécouvrir» des compositeurs baroques qui sonnent toujours de la même manière et font des notes tirées de la même mouture, il est quand même plus intéressant de découvrir l'histoire de ce qui nous a fait.

Ce n'est que le premier volume. Les autres sauront plus nous apprendre sur ce compositeur honnête que vous aimerez découvrir, quitte à ne pas vous pâmer mais à vous intéresser à la mémoire musicale du siècle qui s'achève. Après tout, quand c'est joué comme cela, il le mérite bien.

**BRITTEN - CHORAL EDITION VOL. 1**

Benjamin Britten: Hymn to St. Peter, op. 56a; A Hymn to St. Columba; A Hymn to the Virgin; Hymn to St. Cecilia, op. 27; Rejoice in the Lamb, op. 30; Choral Dances from Gloriana; A. M. D. G. The Finzi Singers. Dir.: Paul Spicer. Andrew Lumsden, orgue. Chandos CHAN 9511

Qui pense musique en Angleterre ne peut éviter de s'émerveiller devant la tradition chorale de ce pays et la richesse de ses voix. Benjamin Britten, digne fils de la noble Albion, a parsemé son catalogue (officiel et officieux) d'œuvres pour chorales qui ne demandaient pas mieux que de se mettre du neuf dans le gosier.

Il est alors curieux de le voir se tourner très souvent vers le répertoire religieux, lui qui se trouvait ostracisé par son homosexualité de toute participation pleine à la foi comme à la vie en société.

Cette toile de fond tend tout un pan de son activité créatrice. Il a simplement eu l'art de transposer cette dissimulation en pièces qui encore plaisent à une large audience. On s'attendrait donc à ce que ce premier volet d'une intégrale parle avec beauté de ce désir ardent de reconnaissance qui le rongait. Que nenni!

Les Finzi Singers sont une formation qui, ici, montre toutes ses lacunes: trop de vibrato chez les sopranos, altos quasi inexistantes, ténors qui font du «style» et basses qui manquent de coffre. De la musique émasculée.

Si on aime ce répertoire, on sera très déçu; si on le déteste, on sera conforté dans son exécution. Plus enclin à cette deuxième vision, il me faut reconnaître que ces pages valent mieux que la moulée insipide qu'on leur fait subir ici; on se sert du prétexte sans penser au texte. Le chant choral en prend pour son rhume.

**LIGETI EDITION 2**

György Ligeti: musique chorale a cappella. London Sinfonietta Voices. Dir.: Terry Edwards. Sony Classical SK 62305

En contraste complet, ce deuxième volume d'une intégrale consacrée à Ligeti (et par un chœur anglais de qualité «supérieure» cette fois). Amoureux du compositeur, vous serez ravis. Hésitants, vous serez convaincus. Telle est la force de cette musique. Des premières œuvres (datant de 1945) aux sommets comme Lux Æterna (1966) ou les Drei Phantasien nach Friedrich Hölderlin (1983), c'est tout un monde de courtes merveilles (la pièce la plus longue dure huit minutes) qui nous font découvrir le parcours de ce monument du siècle.

Un disque par instants difficile mais toujours récompensé par une expérience esthétique exceptionnelle, que le chœur rend avec une conviction peu commune. On ne sait comment le compositeur fait pour tant s'imprégner du sens des textes, pour leur trouver une mise en forme juste, peu importe «l'état de son évolution».

Pour une pièce, le disque vaut la dépense: la version maintenant absolument incontournable de Lux Æterna (souvenez-vous de ce vol de la navette sur la Lune dans 2001!). Ici, le génie trône de très très haut. Et c'est si beau que plus personne n'aura peur de la musique contemporaine. Si vous aimez Part, il vous semblera bien pâle après cette expérience. Si vous aimez la musique, elle vous semblera encore plus vivante!

**PAULE DES RIVIÈRES LE DEVOIR**

Des visages clés de l'information disparaîtront du petit écran dans quelques jours. A TVA, Stéphan Bureau, qui a apporté la crédibilité au réseau privé dans le domaine de l'information, met les voiles. Il se sent à l'étroit dans son rôle de lecteur de nouvelles, il veut prendre l'air, aller voir ailleurs.

A Radio-Canada, l'histoire est tout autre. Et les départs, sont liés non pas tant au goût des intéressés de prendre l'air qu'au goût de Radio-Canada de réduire son personnel. Il est impossible par ailleurs de ne pas remarquer que les visages qui disparaîtront du petit écran sont des visages féminins. S'il fut une époque où les animatrices en information occupaient huit postes sur 15, cette époque est depuis longtemps révolue et elle semblera encore plus loin dans quelques jours lorsque Madeleine Poulin, qui anime le Point médias, Suzanne Laberge, qui présente le bulletin de midi, et Francine Bastien, journaliste au Point, quitteront la Société.

Derrière l'image, mentionnons le départ de Pauline Payette, qui occupe le poste stratégique de rédactrice en chef à l'affectation. Elle sera remplacée par Claude Gervais, un reporter devenu cadre. En tout, 13 personnes — quatre au Point et neuf aux nouvelles — quittent ces jours-ci le service de l'information.

La plupart des départs, dit le directeur des nouvelles, Philippe Lapointe, ne seront pas remplacés. M. Lapointe n'avait par ailleurs pas remarqué que beaucoup de femmes disparaissent de l'écran. «Je n'avais jamais vu les choses de cette façon», dit-il. Mais, de toutes manières, ajoute-t-il, au cours d'un entretien, «nous avons beaucoup de femmes à l'antenne, surtout sur RDI. Nous avons Pascale Nadeau».

**Gaspillage?**

Madeleine Poulin, la grande dame de l'information, qui est aussi une référence en information, qui aura passé 27 ans et quatre mois dans la maison, ressent «un petit vertige» à partir. Mais après cinq ans, elle n'est plus certaine qu'il faille avoir un Point médias, parce que beaucoup de questions y ont été traitées et parce que «les gens sont plus conscients aujourd'hui de la machine médiatique». De toutes manières, Mme Poulin avait fait le tour du jardin. Il est possible que Le Point du vendredi regroupe les rubriques médias, culture et loisirs à compter de l'automne.

Au cours d'une entrevue réalisée cette semaine, Mme Poulin manifeste une certaine ambivalence au sujet de son départ. Elle dira «j'en ai soupé d'une structure, d'un employeur» mais laisse tomber quelques instants plus tard, et sans aucun orgueil, que son départ est peut-être aussi «du gaspillage», compte tenu du fait qu'elle possède de très bien son métier. «Si on me donne six minutes pour une entrevue, je ferai une présentation, l'entretien et une conclusion en six minutes, pas une seconde de plus.» On comprend entre les lignes qu'à elle et ses collègues, la direction n'avait plus rien à offrir.

Si elle a vu bien des changements dans le monde de l'information télévisée, Madeleine Poulin ne fait résolument pas partie de ceux qui aiment à dire que c'était bien mieux avant.

Elle relève un paradoxe intéressant sur le téléjournal dont les topos font fréquemment trois ou quatre minutes alors qu'ils ne dureraient qu'une minute et demie avant l'avènement de

TÉLÉVISION

# Les grands départs

Radio-Canada laisse partir ses femmes et TVA perd Stéphan Bureau



l'époque de l'information. Mais ces minutes supplémentaires sont occupées par des témoignages d'individus qui viennent illustrer en quelque sorte la nouvelle plus abstraite qui vient d'être annoncée.

«C'est très difficile d'échapper à cette tendance qui nous vient de la planète américaine, le culte du je, le chacun pour soi et l'absence de devoir collectif. Ça se répercute dans les bulletins de nouvelles. Il faut faire passer les idées par l'expérience d'individus auxquels les téléspectateurs peuvent s'identifier», dit-elle.

Madeleine Poulin ira désormais «gagner ma croûte au prix du secteur privé». Et cela la réjouit, de faire ces efforts. Car cela fait un moment qu'elle voit les gens du réseau RDI qui en font beaucoup, pour beaucoup moins d'argent. «Il y a des situations qui deviennent gênantes.»

Une autre journaliste travaillant pour Radio-Canada depuis 25 ans, Francine Bastien, s'apprête à partir dans quelques jours. Mais Mme Bastien est beaucoup plus critique vis-à-vis de Radio-Canada, déjà plus détachée en tous cas. «J'ai présenté plusieurs projets qui ont tous été rejetés; Radio-Canada est désormais dans l'information de type RDI, ça doit aller vite, vite et on ne veut plus faire de la qualité», déplore-t-elle. Car ce «vite, vite, vite» n'est pas sa tasse de thé. Ou sont, demande-t-elle, les documentaires qui approfondissent la nouvelle? Pourquoi copier TVA qui fait très bien ce qu'il a à faire?

**Tendance ethnocentrique**

Une chose est certaine, l'arrivée, à l'automne 1995, de Stéphan Bureau à la barre du bulletin de TVA à la même heure que le téléjournal a complètement déstabilisé l'équipe de Radio-Canada. La direction a tenté diverses expériences et, même si elle s'en défend, nous a donné beaucoup plus de faits divers en fin de soirée pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'elle retrouve ses esprits... et une hiérarchie de l'information plus intéressante.

En fait, Radio-Canada a tout simplement accepté que le bulletin de TVA de 22h soit premier, en termes de cotes d'écoute. Car la bataille que TVA se donnait trois ans pour gagner a duré à peine trois mois.

Cependant, il ne serait pas dit que TVA se reposerait sur ses lauriers. Voilà qu'à l'automne, son étoile en information, Stéphan Bureau, annonçait à ses patrons qu'il les quitterait. Le directeur de l'information, Marc Blondeau, a réussi à «garder» son présentateur pour toute la période des sondages de printemps mais Stéphan Bureau ne voulait pas rester après le 4 avril.

Il veut se retrouver, voyager, et rêve d'un poste de correspondant à l'étranger, ce que ne peut lui offrir TVA qui n'a aucun correspondant à l'étranger.

Même si le mandat de TVA est avant tout québécois, Stéphan Bureau estime que la chaîne devrait se payer un correspondant à Washington. «Il y a des événements d'intérêt qu'on devrait se donner les moyens de couvrir;

de façon régulière, nous devrions être mieux branchés sur les États-Unis, dit-il y a quelques jours, lors d'un entretien dans un café de la rue Laurier à Montréal.

Il faut savoir que Stéphan Bureau a occupé le seul poste de correspondant à Washington que TVA s'est payé dans sa vie, en 1990.

De façon générale, M. Bureau estime que l'information n'est pas en mauvaise santé et que la compétition accrue entre Radio-Canada et TVA a un effet stimulant. Mais il croit aussi que «notre télé a tendance à être assez ethnocentrique».

«Nous sommes tournés vers le Québec. Quand on s'intéresse à l'international, c'est pour couvrir Céline à l'étranger. A TVA, poursuit-il, cette tendance à l'ethnocentrisme est exacerbée au dernier degré.»

«La télé est très québécoise et cela fait notre force mais en information, le corollaire doit être qu'on se regarde et qu'on parle de nous tout le temps.»

Il déplore aussi la disparition, à l'automne, de la seule émission d'affaires publiques de TVA, L'Événement, qu'il aimait. «C'était mon bébé et mon cœur saigne.» «Il manque en ce moment à TVA un créneau socio-économique plus large. L'émission ne correspondait pas au quotient de rentabilité désiré mais elle avait pris sa place, avec des moyens microscopiques et elle était vachement agréable à regarder.»

Mais c'est au bulletin de nouvelles de 22h que le journaliste, dans la jeune trentaine, a fait sa marque, très rapidement. Comme il le dit modestement, le virage en information de TVA précède son arrivée, avec la couverture des événements d'Oka en 1990. Cependant, et la direction de la chaîne le sait très bien, Stéphan Bureau a réussi plusieurs bons coups qui ont mis fin brutalement au dédain qui pouvait avoir certains envers TVA. Et cela n'a échappé ni aux téléspectateurs ni à Radio-Canada où la direction de l'information télé, M. Lapointe, un ancien de TVA, ne tarit pas d'éloges à son sujet. «Je l'adore; il est très apprécié et le public l'a adopté.» Quant au principal intéressé, il reste peu bavard sur son prochain boulot, qu'il prendra après un voyage d'environ six mois, seul, qui le fera passer par Hong-Kong lors de son passage à la Chine, et Moscou.

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE MONTRÉAL

**BRAHMS REQUIEM ALLEMAND**  
Ein deutsches Requiem

**SCHUBERT**  
SYMPHONIE INACHEVÉE

MIKLÓS TAKÁCS  
DIRECTION

CHŒUR DE L'UQAM  
ENSEMBLE VOCAL DE L'UQAM  
ORCHESTRE DE LA SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE

NATALIE CHOQUETTE  
SOPRANO, SOLOISTE

LOUIS QUILICO  
BARYTON

Vendredi-Saint, 28 mars 1997 - 20h00  
ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE  
angle Rachel et Henri-Julien (métro Mont-Royal)

Admission : 22 \$ (taxes incluses)  
Billets en vente : Place des Arts - 842-2112  
Réseau Admission : 790-1245 (plus frais de service)

À l'entrée de l'église une heure avant le concert

**N.B.**  
À LA  
CHAÎNE CULTURELLE FM  
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com

À l'occasion de la Journée mondiale de la francophonie, entrevues et tables rondes avec des penseurs et des artistes francophones de l'Ontario, du Québec et de l'étranger. Une émission spéciale d'une heure enregistrée devant public à l'Université York de Toronto.

**LIAISONS TORONTOISES**  
Samedi à 17 h 30  
Une émission de Marie-Andrée Michaud

**L'Histoire du soldat de Stravinski.** Cette production met en vedette les étudiants des Conservatoires de musique et d'art dramatique du Québec dans une mise en scène de Denise Gagnon.  
Direction musicale : Pierre Genest.  
**LES JEUNES ARTISTES**  
Dimanche à 19 h  
Réalisation : Michèle Patry

**SEMAINE SAINTÉ**  
À compter du mercredi 26 mars, la chaîne culturelle FM vous offre un choix de plus belles œuvres de musique et de chant sacrés puisées dans des répertoires variés de toutes les époques.

À 20 h, **RADIO-CONCERT** vous propose d'entendre la **Chorovaya Akademiya de Moscou**, un chœur formé de 24 voix masculines qui interprète de la musique sacrée du rite orthodoxe (mercredi 26 mars); **l'Ensemble Hilliard** dans des **Répons de l'office des ténébres** de Gesualdo (jeudi 27 mars); **le Chœur et l'Orchestre de la Radio hongroise**, dirigé par **Zoltan Pesko**, dans **Christus**, un oratorio de Franz Liszt sur des textes de la Bible et de la liturgie catholique romaine (vendredi 28 mars).  
Réalisation : Christiane LeBlanc, Richard Lavallée et Michèle Patry

**CE VENDREDI-LÀ...**  
avec **Guy Mauffette**, une émission toute spéciale à l'occasion du Vendredi saint, où le célèbre animateur naviguera entre le présent et le passé et nous entrainera dans son riche univers poétique et musical.  
Vendredi 28 mars à 15 h  
Réalisation : Jocelyne Depatie

Les plus beaux textes de **CLAUDE GAUVREAU**. Un collage de **MICHEL GARNEAU**. Avec Denis Trudel, Jacinthe C. Tremblay, Jacques Jalbert et Patrick Quintal. En direct de Sherbrooke en collaboration avec le **Théâtre du Sang neuf**. **LES DÉCROCHEURS... D'ÉTOILES**  
Vendredi 28 mars dès 22 h 30  
Réalisation : Jean Gagnon

100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

ORCHESTRE DE CHAMBRE  
**MUSICI**  
DE MONTRÉAL

**Fénelon OGILVY**  
SALLE TUDOR  
angle Sainte-Catherine et de la Montagne, 5<sup>e</sup> étage  
Matinée 11 h et  
Heure de pointe à 17 h 45  
Jeudi 3 Avril 1997

**COMPLET**  
Supplémentaire  
LE VENDREDI 4 AVRIL  
à 17 h 45

**FELIX MENDELSSOHN**  
Symphonie pour cordes n° 9  
en do mineur «Schweizer»  
Concerto pour violon  
en ré mineur  
Eleonora Turovsky, violon

Billets: 14 \$ Régulier  
12 \$ Airé  
10 \$ Étudiant  
**982-6037**

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

Et si on allait écouter des disques chez Quentin ?

SYLVAIN CORMIER

THE TARANTINO CONNECTION



Quentin Tarantino, c'est moi. C'est-à-dire que non, c'est pas moi. Mais c'est tout comme. Je suis sûr qu'il a percé un trou sur le dessus de ma tête, comme le troisième œil de Georges Bataille, inséré dedans une caméra miniature, comme on en utilise en chirurgie, et il a tout vu. Il a creusé dans toutes les têtes de tous les maniaques de musique de sa génération et il a vu qu'il y avait dedans, en majorité, les mêmes chansons que dans sa tête à lui. Et il a fait son cinéma en fonction de notre corpus commun. Notre fond de catalogue de chansons ultra-cool. Ces fabuleuses chansons qui, par simple contact, rendent cool celui qui les écoute.



Ainsi, j'ai toujours été certain que Little Green Bag, un one-hit wonder de 1970, l'unique titre de gloire du groupe George Baker Selection, était formidable. L'écho dans la batterie, la voix du chanteur (qui m'a toujours fait penser à Dick Rivers: eh! on a ses références!), le drôle de rythme plus ou moins ska, les étonnants changements de mélodie: c'était trois minutes pop sans failles. J'avais enregistré la chanson une fois, sur une cassette, avec d'autres fulgurants trucs comme Yellow River, par Christie, ou Green-Eyed Lady, par Sugarloaf. Une fameuse de fiche de bonne p'tite cassette. Cent fois plus cool que n'importe quelle heure de radio d'aujourd'hui. Cela dit sans arrogance. Quand j'ai finalement vu Reservoir Dogs, il n'y a pas longtemps (j'ai toujours quelques transatlantiques de retard), lorsque Little Green Bag a débuté et que la bande de malfrats est apparue sur l'écran, déambulant au ralenti, j'ai crié: ouaiiii! Ce gars-là avait regardé dans ma tête. Et créé son cinéma exactement comme je concoctais mes cassettes. Pour en jouir.



Son instinct est presque toujours impeccable. Un exemple? Il y a des tas de twists qui auraient à peu près fait l'affaire dans la scène de danse entre John Travolta et Uma Thurman dans Pulp Fiction: Tarantino a échantillonné sa collection de disques jusqu'à tomber sur You Never Can Tell, l'un des plus étranges titres de Chuck Berry, pas très twist a priori, plutôt boogie de La Nouvelle-Orléans dans l'arrangement, mais qui, une fois collé aux images, confère au concours de twist son zeste d'étrangeté. Un peu comme le Blue Velvet de Bobby Vinton dans le film de David Lynch, on franchit un point de non-retour: la chanson est fixée sur la rétine. Par ailleurs, dans Reservoir Dogs, une fois que l'on a vu Mr. Blond danser sur le Stuck In The Middle With You de Stealers Wheel, c'en est fait. Ça a pénétré dans le trou.

La passion (incluant des chansons tirées de films qui ne sont pas de lui mais auxquels il est associé, tel Desperado), c'est qu'on n'a pas besoin d'avoir vu les séquences correspondant aux chansons pour les apprécier. Cool, elles l'étaient déjà. Si vous avez vu les films, les images de Tarantino défilent. Sinon, les vôtres feront l'affaire. C'est ce qui permettra à la Miserlou de Dick Dale & His Del-Tones de survivre à l'inévitable retombée de l'actuel engouement pour le surf-rock, déclenché par Tarantino dans Pulp Fiction. Film ou pas, cette guitare qui déferle sur le manche fera de l'effet tant qu'il y aura des marées.

LA PASSIONE

De tous les guitaristes britanniques, parmi ses amis et confrères David Gilmore, George Harrison, Eric Clapton, Peter Green, il est sans doute le plus lyrique, le plus incurablement romantique. Son jeu à la guitare slide atteint le registre de sentiments d'un violon, de l'infiniment tendre au carrement poignant. Ses albums les plus achevés, The Road To Hull (1989) et Auberger (1991), témoignent d'un tact sans défaut, d'une immense capacité d'épanchement qui ne souffre ni mévierie ni surenchère. Son toucher est si sûr, ses

mélodies si caressantes, sa voix de galets si extraordinairement grave et râpeuse que la réaction est toujours la même: on se répand d'aise.

Mais Chris Rea ne caresse pas que ses cordes de Fender Stratocaster. Il tâte aussi les volants de bagnoles de rêves: à l'instar de George Harrison, c'est un fan avoué de course automobile, et un gentleman-coureur lui-même. Si ses chansons s'élançaient parfois sur les routes (on entend d'ailleurs une Jaguar qui démarre au début d'Auberger), il n'avait jamais encore trouvé d'exutoire artistique à cette passion d'enfant et d'homme. Il a fini par concocter une histoire, un peu la sienne, mais fictive aussi, celle d'un garçon anglais d'origine italienne qui rêve de Shirley Bassey (la chanteuse du thème de Goldfinger) et de conduire une Ferrari à nez de requin comme celle de Wolfgang Von Trips, champion de Formule 1. Il en a tiré l'an dernier un petit film d'auteur, sa toute première réalisation, qui s'intitule La Passion (quoi d'autre?), hélas peu diffusé.

La bande sonore nous est cependant parvenue, et elle est franchement magnifique. Il s'agit surtout de pièces pour grand orchestre, où l'on retrouve plutôt l'âme de Rea que sa voix de grenaille et ses glissades à la guitare. C'est encore et toujours de Chris Rea, mais au service d'images et de scènes: à ses somptueuses ballades se mêlent une bossa (Girl In A Sports Car), un disco (Only To Fly), un duo imaginaire avec l'adite Shirley Bassey (Shirley Do You Own A Ferrari?). Si je ne peux m'empêcher de préférer Olive Oil et You Must Follow à toutes les autres, c'est parce que j'aime trop quand sa guitare parle, s'émeut et pleure: tout l'album est d'égalité majesté. Et la passion pour l'automobile n'est pas requise: la passion de la passion suffit.

1000 VIES

Stephan Eicher (Mercury/Polygram)

Aux premières écoutes du dernier Eicher, je n'arrivais pas vraiment à m'enlever les points d'interrogation que j'avais dans les oreilles. Ils y traînent encore un peu, d'ailleurs. Car 1000 vies résiste à l'écoute facile, il se définit mal. Là où Engelberg et Carcassonne gardaient, grâce à une unité de temps et de lieu dans l'enregistrement, une unité de ton et d'approche, le dernier-né du Suisse allemand est aussi éparpillé que les voyages réalisés en cours d'enregistrement, décrits — en mauvais anglais, s'il vous plaît — dans la pochette de l'album.

Cet éparpillement finit par mettre en lumière certains côtés agaçants de Stephan Eicher. Le côté poseur, par exemple, illustré par la photo de couverture très «beau bonhomme». La manière de chercher le compliqué quand le simple ferait mieux. Et l'ambition, sinon la prétention, qui se manifeste par d'intolérables arrangements pour orchestre sur 1000 vies et Forever.

N'empêche — vu qu'il est plutôt futé, le beau Stephan —, il réussit à nous dégommer quelques petits bijoux. 71/200, sur un texte du fidèle

compagnon Philippe Djan, est une réussite magnifique sur fonds électroniques — ces outils que le chanteur maîtrisait si bien sur ses tout premiers albums. Dis moi où, ballade élégante, rappellent bellement les plus agréables moments d'Engelberg, tout comme Elle mal étreint jette un coup d'œil rock du côté de Carcassonne.

On l'avait vu en spectacle (et sur le dernier disque en concert), Stephan Eicher aime les beaux futoirs. Et 1000 vies est un futoir, justement. Pourquoi ça? Dans la foulée du succès mondial de Carcassonne, qui a largement dépassé le million de ventes en France seulement, Martin Hess, le fidèle manager de Stephan Eicher, me lançait, lors d'une rencontre, que «maintenant, nous pouvons faire ce que nous voulons». Bravo pour la liberté gagnée. Mais ce n'est pas parce qu'on peut tout faire qu'on doit faire n'importe quoi.

WHIPLASH

James (Mercury/Polydor)

Avec Laid, il y a maintenant quatre ans, le groupe manucien James avait accouché, guidé par l'insaisissable Brian Eno, de ce qui reste encore l'un des plus beaux albums des années 90 — émouvant, dépouillé, brillant de simplicité apparente. En parallèle, ils avaient aussi enregistré un album expérimental, Wah Wah, où des séances improvisées étaient assemblées en grande liberté, explorant tous les styles, tous les tons.

Etrangement, sur Whiplash, la magnifiquement triste Blue Pastures, chanson d'épuisement moral qui conclut l'album, aurait pu être tirée tout droit de Laid, tandis que Tomorrow, celle qui inaugure, est la version aboutie de l'une des improvisations de Wah Wah. Entre les deux, James se promène maintenant sur une variété de terrains qu'on ne lui connaissait pas mais qui gagnent pleinement l'auditeur après quelques écoutes.

Là où Stephan Eicher se promène pour se montrer, James se promène pour se trouver. Et ça donne un disque qui réussit à vous prendre au ventre, autant sur la lyrique Lost a Friend (avec son petit arrangement clavécinant) que sur les électroniques Go to the Bank et Play Dead, ou sur l'étrange et trouble Watering Hole. Le chanteur Tim Booth distille des paroles dures et sans pitié, que sa voix élégante et sentimentale livre de façon encore plus convaincante qu'avant. Rattrapé par la vie, James n'a plus sa joie de vivre des débuts, il y a une douzaine d'années, mais il garde de beaux et grands élans.

Arrivé aux portes du succès avec Laid, James est pourtant passé tout près de l'éclatement pendant les trois dernières années. Et on se demande du coup si Whiplash livre le son d'un groupe qui éclate, ou celui d'un groupe qui s'éclate. Si jamais la première hypothèse devait l'emporter, ce brillant groupe anglais aurait offert là un magnifique bouquet final. Mais on espère vraiment qu'il s'agit là d'un renouveau, et que James n'a pas tout dit.

Rémy Charest

JAZZ ET BLUES



R. L. Burnside

Le blues de la poussière

SERGE TRUFFAUT LE DEVOIR

mieux faire crier les cordes. On glisse dans un tube que l'on fait glisser sur le manche.

R. L. Burnside dans la nuit de mercredi au Campus... D'abord, il faut peut-être dire, enfin écrire, que le R et le L de R. L. Burnside, sont les deux lettres extrêmes du même prénom: Rural. Rural Burnside! Il y a beaucoup de logique dans ce bout d'histoire. Parce que le blues de Burnside, c'est le blues de la poussière. Quelque chose, en tout cas, de terreux.

Sale et pesant

Si on récidive, on a quoi? Une batterie, trois slades et rien d'autre. Cela indique ou révèle que les blues que l'on concocte sont obligatoirement sales, pesants. Dans un tel contexte, le blues ne peut pas, absolument pas, être un blues qui laisse indifférent. On peut ne pas aimer, mais on ne peut pas ne pas être intrigué.

Cela dit, il faut peut-être continuer avec la mise en scène; le visuel du groupe, l'attitude physique des trois qui labouraient derrière Burnside. Sur le flanc droit, donc gauche pour nous, il y avait un guitariste blond à la coupe mousquetaire; sur le flanc gauche, donc droit pour nous, il y avait un guitariste brun, coiffé d'un bonnet de laine, qui affichait l'allure grunge. Mettons qu'il faisait plus Nirvana ou Pearl Jam que blues. Au milieu des deux, il y avait une minorité visible. Lui était à la batterie.

Maintenant, quand on aime le blues parce que le blues est la musique la plus simple qui soit, alors ce genre de formation, trois guitares et une batterie, c'est le pied. Le nirvana. Et, au nirvana, on y a été pendant quelque chose comme trois heures de temps.

Etrangement, sur Whiplash, la magnifiquement triste Blue Pastures, chanson d'épuisement moral qui conclut l'album, aurait pu être tirée tout droit de Laid, tandis que Tomorrow, celle qui inaugure, est la version aboutie de l'une des improvisations de Wah Wah. Entre les deux, James se promène maintenant sur une variété de terrains qu'on ne lui connaissait pas mais qui gagnent pleinement l'auditeur après quelques écoutes.

Parce que le vieux, le vieux qui était assis sur sa chaise, le vieux qui ne dit pas un traître mot entre deux histoires chantées, le vieux qui joue de la slide comme un malin, le vieux convaincu. De quoi? Oh la la! C'est dur à dire. Mettons qu'il convaincu que le blues vient d'abord et avant tout du Mississippi, du Sud.

Si on résume l'allure, on avait une réplique de Van Halen d'un côté, le fantôme de Kurt Cobain dans sa version brune, et un batteur... Un batteur possédant un sens de la ponctuation si à point qu'il n'était pas besoin d'envoyer un correcteur réviser sa confection du rythme.

En clair, mettons qu'il remet tout en perspective. Qu'il remet tout en place et à sa juste place. Disons que ses blues, ses Snake Drive, Over The Hill, Alice Mae, Shake Your Moneymaker, son Tribute to Fred pour Fred McDowell, son Rollin' & Tumblin', son souvenir de When My First Wife Left Me, son Goin' Down South, mettons que tout ça mis ensemble, ça dit peut-être qu'on s'en fait souvent pour rien.

Or, ces trois se sont pointés... Avant, c'est un signe qui ne trompe pas, il faut peut-être dire, enfin écrire, qu'aux environs de 20h, le Campus était plein à craquer. Dit autrement, mettons que le Campus était paqueté. Il y avait foule dedans. Il y avait file dehors.

Parce que toutes ces histoires et toutes ces musiques, tous ces blues racontent la vie des petits métiers. On n'y peut rien, c'est comme ça. R. L. Burnside n'a pas été fermier pendant plus de 50 ans pour des prunes. Toujours est-il que son blues est forcément cotonneux. Il est plus herbes folles que cellulaire. On pense évidemment au téléphone.

Prénon, l'allure, la foule... Quoi d'autre avant la musique? Peut-être bien l'âge. Les trois étaient et restent jeunes. R. L. Burnside, lui, dit qu'il a 70 ans. Il se pourrait que ce soit plus, comme il se pourrait que ce soit un peu moins. Chose certaine, il fait partie de cette génération de bluesmans qui ne se préoccupent pas tellement de savoir ces trucs-là. Mettons que l'exactitude du temps comme du lieu de naissance, c'est pas dans leurs priorités. Remarque que c'est secondaire.

Allez, va. Disons que le spectacle de Rural Burnside a été l'un des meilleurs shows de la série blues que présente le Campus. Attention! Quand on dit cela, on ne pense pas uniquement à l'édition 1996-97, mais bien à cette série qui se poursuit depuis cinq ans. Bref, ce fut un régal.

Passons à l'astuce ou, mieux, à la singularité. Voilà: habituellement, dans le blues, à côté de la guitare, il y a toujours une basse. Souvent, il y a un autre instrument. Un piano, un harmonica ou un saxo. Quand c'est zydeco, il y a l'accordéon et la planche à laver. Là, batterie mise à part, il n'y avait que des guitares. Et c'est pas tout.

A ceux et à celles qui voudraient acheter des albums de R. L. Burnside, mentionnons que ce dernier enregistre pour la petite compagnie fondée par Robert Palmer, le critique jazz et blues du New York Times. Le nom de la compagnie? Fat Possum. Si vous ne trouvez pas les splendides albums de Burnside chez votre disquaire, on vous conseille de passer par le magasin Cheap Thrills, ils sont en contact avec Fat Possum. Mieux, on vous donne le numéro de téléphone de l'agence qui s'occupe de lui: Piedmont Talent (704) 335-1605.

Les trois guitares, celles de Burnside, de la réplique de Van Halen et du fantôme de Kurt Cobain, étaient... C'est mal amorcé, ça. Tout ce qu'il y a à dire, c'est que nos trois bons-hommes jouaient slide. Autrement dit, tuyau de poêle. Vous savez, le tuyau de poêle, c'est le petit tube dans lequel on glisse l'index ou l'annulaire pour

Advertisement for Michael Flatley's Lord of the Dance, featuring a photo of Flatley and promotional text.

Advertisement for Champigny Classical, Jazz/Blues International, and Pop Francophone/Anglophone, including a list of albums and prices.

Advertisement for Claire Pelletier's album Murmures d'Histoire, featuring a large photo of her and performance details.



**CE WEEK-END, TOUT LE MONDE VA VOIR LES FILMS EN NOMINATION AUX OSCARS<sup>MD</sup> DONC... TOUT LE MONDE VA VOIR LES FILMS DISTRIBUÉS PAR ALLIANCE!!!**

**12** NOMINATIONS AUX OSCARS<sup>MD</sup>  
dont  
**MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE** MEILLEUR ACTEUR MEILLEURE ACTRICE MEILLEURE RÉALISATION  
Ralph Fiennes Kristin Scott Thomas Anthony Minghella



★★★★★ TORONTO SUN  
★★★★★ GLOBE AND MAIL  
★★★★★ VANCOUVER SUN  
★★★★★ 1/2 JOURNAL DE MONTRÉAL  
★★★★★ EDMONTON SUN  
★★★★★ OTTAWA CITIZEN

**GRAND GAGNANT**  
MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE ET MEILLEURE MUSIQUE  
GOLDEN GLOBE AWARDS

« LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE »  
The New York Times, Time Magazine, L.A. Times, Maclean's Magazine.

« TRIOMPHAL ! »  
The Gazette

RALPH FIENNES JULIETTE BINOCHE WILLEM DAFEO KRISTIN SCOTT THOMAS

**LE PATIENT ANGLAIS**  
V.f. de *The English Patient*

MIRAMAX CFGL 105.7 fm LANCÔME ALLIANCE

VERSION FRANÇAISE			
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries)
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION
CAPITOL ST-JEAN	LE PARIS ST-HYACINTHE	CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY	CINÉMA 9 GATINEAU
CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	FLEUR DE LYS TROIS-RIVIERES	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
VERSION ORIGINALE ANGLAISE			
CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE	F.P. 8 GREENFIELD PARK
CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries)	FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON	CINÉMA PINE STE-ADELE	FAMOUS PLAYERS SHERBROOKE

**7** NOMINATIONS AUX OSCARS<sup>MD</sup>  
dont  
**MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE** MEILLEUR ACTEUR MEILLEURE RÉALISATION  
Geoffrey Rush Scott Hicks

**GAGNANT**  
meilleur film de l'année  
National Board of Review

**GAGNANT**  
9 Oscars<sup>MD</sup> australiens  
dont meilleur film, meilleur réalisateur et meilleur acteur

**GAGNANT**  
prix du public • prix de la critique  
Festival international de Toronto

**GAGNANT**  
meilleur acteur  
Golden Globe Awards

**Le Prodiges**  
V.f. de *Shine*

ARMIN MUELLER-STAHL  
NOAH TAYLOR  
GEOFFREY RUSH  
LYNN REDGRAVE  
AND JOHN GIELGUD  
Un film de Scott Hicks

F FINELINE FEATURES CFGL 105.7 fm ALLIANCE

VERSION FRANÇAISE			
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour)	CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	CINÉMA 9 GATINEAU
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	FLEUR DE LYS TROIS-RIVIERES	LE CARREFOUR 8 JOLIETTE
CAPITOL ST-JEAN	LES CINÉMAS CHATEAUGUAY CHATEAUGUAY ENCORE	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME	
VERSION ORIGINALE ANGLAISE			
CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mail)	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries)	
FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON	CINÉMA PINE STE-ADELE		

**5** NOMINATIONS AUX OSCARS<sup>MD</sup>  
dont  
**MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE** MEILLEURE ACTRICE MEILLEURE RÉALISATION  
Brenda Blethyn Mike Leigh

« UN CHEF-D'ŒUVRE ! »  
NEWSDAY

« UN BRILLANT ET TRÈS DRÔLE MÉLO PSYCHODRAME AVEC DES ACTEURS PRODIGIEUX ! »  
Huguette Roberge, LA PRESSE

« IRRÉSISTIBLE ! »  
Bill Brownstein, THE GAZETTE



**SECRETS & LIES**

CANNES 96  
GAGNANT - PALME D'OR  
GAGNANT - MEILLEURE ACTRICE

un film de MIKE LEIGH

version anglaise seulement  
FAMOUS PLAYERS LOEWS  
FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON

EN NOMINATION AUX OSCARS<sup>MD</sup>  
**MEILLEURE ACTRICE • Diane Keaton**

Meryl STREEP Leonardo DiCAPRIO Diane KEATON et Robert DENIRO

**MARVIN'S ROOM**

version anglaise seulement  
CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE

EN NOMINATION AUX OSCARS<sup>MD</sup>  
**MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE**

**KOLYA**

GAGNANT DU MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE GOLDEN GLOBE AWARDS

version originale s.t. anglais  
FAMOUS PLAYERS LOEWS

EN NOMINATION AUX OSCARS<sup>MD</sup>  
**MEILLEUR SCÉNARIO**

« LE FILM ÉVÈNEMENT DE CANNES 96 : PHÉNOMÉNAL ! »  
Huguette Roberge, LA PRESSE

**Trainspotting**

version anglaise seulement  
FAMOUS PLAYERS PALACE

**2** NOMINATIONS AUX OSCARS<sup>MD</sup>  
MEILLEURE MUSIQUE ORIGINALE • MEILLEURS COSTUMES

« UN CHEF-D'ŒUVRE ! »  
David Ansen, NEWSWEEK

**Emma**

version anglaise seulement  
CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE

**2** NOMINATIONS AUX OSCARS<sup>MD</sup>  
MEILLEUR ACTEUR • Billy Bob Thornton • MEILLEUR SCÉNARIO

« ON APPLAUDIT FRÉNÉTIQUEMENT À CES NOMINATIONS HAUTEMENT MÉRITÉES ! »  
Peter Howell, TORONTO STAR

« L'AUTEUR/RÉALISATEUR BILLY BOB THORNTON LIVRE UNE PERFORMANCE ÉPOUSTOUFLANTE ! »  
Guy Flatley, COSMOPOLITAN

DWIGHT YOAKAM  
J.T. WALSH  
JOHN RITTER  
LUCAS BLACK  
NATALIE CANERDAY  
et ROBERT DUVALL

**BILLY BOB THORNTON**  
dans  
**SLING BLADE**

version anglaise seulement  
FAMOUS PLAYERS LOEWS  
FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON  
FAMOUS PLAYERS GREENFIELD PARK  
FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL

**31 NOMINATIONS AUX OSCARS<sup>MD</sup> POUR ALLIANCE : COMPAREZ VOS CHOIX AUX VOTES DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE CE LUNDI, 24 MARS**